

Le 4 août 1944, la fin de quatre années d'occupation

80 ans de liberté
1944-2024

Entre le 18 juin 1940 et le 4 août 1944, les Rennais subissent l'occupation allemande. Jusqu'aux dernières heures, ils vivront dans l'incertitude de la liberté qui pourtant arrivait.

« Enfin ! Libre, nous le sommes. Après quatre années d'occupation, après des années et des années de souffrances, le jour tant attendu est enfin venu », écrit dans son journal une jeune Rennaise à la date du 4 août 1944. Depuis le matin, nous attendons nos libérateurs. Voici qu'arrive une voiture décorée d'un drapeau français. Devant, ce beau jeune homme de haute taille, splendide dans son uniforme de lieutenant de vaisseau... Vive Jean Marin, dont la voix nous apportait chaque jour de Londres un peu de réconfort et nous donnait du courage ».

L'enthousiasme de la jeune femme est palpable à travers les lignes de carnet qu'a collecté Joël David. Ce Rennais, ancien chargé d'odonymie à la ville de Rennes (spécialiste des noms de rues et d'espaces publics) et passionné d'histoire locale, a ainsi compilé de nombreux fragments de la vie quotidienne pendant l'Occupation, notamment entre le 6 juin et le mois d'août 1944, à travers des témoignages ou des journaux personnels qui lui ont été confiés.

« À partir du Débarquement du 6 juin 1944 en Normandie, plusieurs de ces témoins, surtout des femmes se trouvant à Rennes, ont noté dans des cahiers leur vie quotidienne en attendant la libération de la ville qui pour elle ne saurait tarder », explique Joël David.

30 000 prisonniers de guerre à Rennes

Cette libération arrive quatre ans après l'arrivée des premiers soldats allemands à Rennes, le 18 juin 1940. Un mois plus tôt, les forces terrestres et aériennes d'Adolf Hitler avaient fondu sur la France.

« Au petit matin du 18 juin 1940, des chars allemands sont entrés par la rue de Fougères, écoutilles ouvertes, chef de char debout dans la tourelle, escortés de motocyclistes, raconte l'historien local Étienne Maignen. Vers 10 heures, une colonne arrive par la route de Paris et se scin-

de, un tronçon passant devant la préfecture avec des bus parisiens bondés de prisonniers, l'autre descendant le boulevard de Strasbourg et, empruntant les quais, passe la Vilaine au pont de Nemours. Les chefs saluent des officiers français errant sur le trottoir, médusés. Vers 11 h 30, 200 chars traversent la ville via le Mail. Vers 16 heures, un capitaine se présente au maire. »

« Je vois arriver la première estafette motocycliste précédant un side-car et plus loin une voiture d'officiers. Ils ont de grands imperméables verts de gris, casqués, bottés, armés, se souvient Maxime Le Poulichet qui avait alors 12 ans et vivait dans le quartier Jeanne d'Arc. Un officier descend de voiture et demande, dans un excellent français, la route de Saint-Malo et la distance qui les sépare des Anglais qui viennent de quitter le quartier. Il semblait bien informé ! »

« Dans la capitale bretonne, il n'y a donc pas eu d'action héroïque comme à Saumur (Maine-et-Loire). L'ordre ayant été donné aux militaires français de rester sur place, les Allemands font de très nombreux prisonniers, dont des généraux (en juillet 1940, on compte environ 30 000 prisonniers de guerre à Rennes) », rappelle Gilbert Nicolas, professeur émérite d'histoire contemporaine.

Commentent ainsi quatre longues années d'occupation ponctuées de bombardement. Jusqu'aux derniers jours du début août 1944, et même les dernières heures des journées des 3 et 4 août, l'incrédulité va perdurer avant que les premières lueurs d'espoir ne surviennent.

Un mois après le Débarquement en Normandie, « la très grande violence de cette période du mois de juillet 1944 transparait dans les documents que nous conservons, souligne Samuel Boche, responsable de mission Salle de lecture et recherches - Service des publics des archives départementales d'Ille-et-Vi-

laine. « C'est encore plus vrai à la fin du mois. On perçoit vraiment la bascule de l'opinion publique qui passe de la crainte des bombardements et des familles qui s'enfuient, à la perspective d'une libération qui semble inéluctable. »

Dans les archives de juillet 1944 de la préfecture et des services de police, on retrouve les dossiers concernant la situation économique, le moral de la population mais aussi la traque des résistants, l'élimination des maquis, les déportations... Quelques heures même avant la libération de Rennes, le départ de deux trains de prisonniers vers l'Allemagne a le temps d'être organisé.

« Le 1^{er} août 1944, des éléments de la 4^e division blindée américaine, que les Rennais croyaient encore à Avranches (Manche), déboutent en quelques heures sur 80 kilomètres de Pontaubault jusqu'aux portes de Rennes, à Maison Blanche, à 4 km de la place de la Mairie de Rennes, raconte Étienne Maignen (1). Mais ne suivant pas les conseils donnés quant à la présence d'une batterie de DCA allemande et à l'itinéraire pour entrer dans Rennes en l'évitant, la colonne avance : à 15 heures, 11 chars et trois autochenilles ont été détruits par des tirs tendus des canons de 88 mm de la batterie allemande qui tuent une cinquantaine de tankistes. »

Arrivée des Américains au petit matin

Les Américains pénètrent enfin dans Rennes le 4 août 1944 au matin, après de derniers combats la veille. « Les Allemands s'étaient repliés en fin de nuit pour éviter l'encercllement, non sans avoir fait sauter presque tous les ponts sur la Vilaine, poursuit Étienne Maignen. Un jour avant, ceux-ci ont constitué un train de détenus de 900 hommes et femmes résistants, et prisonniers américains qui quitta la ville pour un long périple qui va amener la plupart d'entre eux vers les camps de con-



Place de l'Hôtel de Ville, à la libération de Rennes, 1944, Archives de Rennes, 350 FI 49_23

PHOTO : ARCHIVES DE RENNES

centration dont la majorité ne reviendra pas. »

Le 4 août 1944, les Rennais peuvent enfin respirer. « Soudain, on hisse le drapeau sur l'hôtel de ville, minute inoubliable ! Le drapeau de 8 mètres de long, la grande flamme du beffroi de l'hôtel de ville avait été apporté au maire depuis quinze jours, à la barbe des Allemands, écrit madame Ladam, membre de la Défense passive. Les trois couleurs de la France flottent à nouveau sur la mairie de Rennes, pleurs, émotion, nous sommes de nouveaux Français, débarrassés pour jamais de l'opresseur ».

À quelques centaines de mètres de la mairie, un autre moment important se joue ce 4 août 1944 : Paul-Hutin Desgrées, ancien secrétaire général de *Ouest-Eclair*, qui a démissionné en 1940 à l'arrivée des Allemands pour ne pas collaborer, prend la direction du nouveau journal, créé ce jour-là : *Ouest-France*. Le premier

numéro sera publié le 7 août 1944.

Pascal SIMON.

(1) *1^{er} au 4 août 1944 : l'étrange libération de Rennes*, éditions Yellow Concept, 326 pages, 24 €

Série « Cent jours en été » À l'occasion du 80^e anniversaire de la Libération de la France, le Département d'Ille-et-Vilaine via les Archives départementales, propose de découvrir chaque jour la série documentaire « Cent jours en été » qui, en 90 épisodes de trois minutes, plonge le spectateur au cœur de la Libération de la France durant l'été 1944.

Un épisode est publié quotidienne-

ment sur la page Facebook des Archives départementales. L'intégralité de la série est à découvrir à partir du QR Code ci-dessous :



Il suffit de flasher ce QR code.

PHOTO : ARCHIVES DÉPARTEMENTALES ILLE-ET-VILAINE

Enfants pendant la guerre, ils témoignent

Taillis — Joseph Sauvage est né le 9 juillet 1929. Il avait donc 10 ans le 3 septembre 1939, lorsque l'Allemagne a déclaré la guerre à la France. Il se rappelle cette époque traumatisante.

85 ans de liberté
1944-2024

Joseph Sauvage, 95 ans, habitant de Taillis, est l'aîné de quatre frères. Il avait 10 ans quand l'Allemagne a déclaré la guerre à la France. A cette époque, son père, né en 1902, n'était pas mobilisé. Il se remémore le jour où la guerre a été déclarée. « Ce jour-là, c'était jour de battage à la ferme. Tout le voisinage était au travail ainsi que moi-même. J'étais heureux d'y participer. A 16 h, on s'était arrêté pour la collation quand mon père a annoncé que le tocsin avait sonné : la guerre était déclarée. »

Le jour même de l'annonce, un des voisins devait rejoindre sa garnison. Le lendemain, deux autres fermiers sont à leur tour appelés à partir. Dans les villages, l'entraide se met en place pour assurer les travaux des exploitations.

« C'était la panique »

L'hiver entre l'année 1939 et 1940 est assez calme. Début mai, l'armée française est en déroute. « Taillis était située sur la route nationale 179. On voyait les réfugiés du nord de la France fuir l'ennemi. »

Le 18 juin 1940, les Allemands arrivent à Taillis. « C'était la panique. On avait quitté notre maison en emportant des affaires pour se cacher dans la nature. On y est resté une

journée. On avait appris que les Allemands incendiaient les maisons, faisaient des prisonniers et installaient une *Kommandantur* dans les villes. »

En juin 1941, Joseph Sauvage a 11 ans, il passe son certificat d'études et retourne à l'école. L'année suivante, à ses 12 ans, il travaille à la ferme de ses parents. Pendant cette période, le gouvernement de Vichy met en place les tickets de rationnement.

Alors, les parisiens arrivent à la gare de Gérard, puis viennent à pied pour chercher des provisions. « Souvent, c'était du troc pour avoir du pétrole, du carburant pour les écuries. On n'avait pas d'électricité, on faisait de grands feux dans la cheminée et on creusait une grosse pomme de terre dans laquelle on mettait de la graisse pour s'éclairer. »

Des prisonniers français placés dans les fermes

Les Allemands plaçaient des prisonniers français dans les fermes, certains s'évadaient. « Un maçon de Carcassonne était dans la ferme de mes parents, mais les Allemands ont repris ceux que ne s'étaient pas évadés. On ne l'a jamais revu. »

Les Allemands passaient parfois à la ferme de ses parents. « Je me souviens d'un prêtre de Montreuil-sous-Pérouse qui faisait de fausses cartes d'identité. Il avait été dénoncé. Il est mort en camp de concentration,



Joseph Sauvage a gardé en mémoire l'époque de la guerre. (PHOTO : OUEST-FRANCE)

dont on commençait à entendre parler vers 1943. »

Dans le bois de Beaufeu, il y avait des résistants qui s'y cachaient. Vers la fin de la guerre, un officier allemand a été abattu à Val-d'Izé, en représailles, ils ont pris des otages,

mais le maire a réussi à obtenir leur libération sans condition. Pendant la guerre, on vivait dans la peur mais on s'y était habitué. » Il se souvient aussi du jour du débarquement. « Le jour était brumeux, on entendait comme un roulement de tambour. »

Enfant, elle jouait avec une grenade

La femme de Joseph Sauvage, Maria Sauvage, n'avait elle aussi que quatre ans quand la guerre fut déclarée.

« J'évoquerais plutôt un événement de la fin de la guerre, n'ayant que quatre ans en 1940 ». Toutefois Maria Sauvage se rappelle des bombardements, de la présence des Allemands, des réfugiés, des cartes de ravitaillement, de la pénurie de beaucoup de produits. « On utilisait la saccharine pour remplacer le sucre. »

« Heureux d'accourir vers les Américains »

Elle se remémore la fin de la guerre. « Après le débarquement, les Américains défilaient sur la route avec des chars. Nous les enfants, on allait au bout du chemin, heureux d'accourir pour les voir. Ils nous lançaient des chocolats et des chewing-gums. On ne connaissait pas cela. »

En août 1944, un mauvais souvenir reste gravé dans sa mémoire. « Il faisait très chaud, nous étions un groupe d'enfants et au bord d'un chemin, nous avions trouvé un objet non identifié que nous avions ramporté à la maison comme si c'était un jouet, sans la moindre idée du danger. En début d'après-midi, on a voulu explorer ce curieux engin quand soudain : l'explosion. C'était une grenade incendiaire. Par miracle, aucun de nous n'a été brûlé mais le feu a gagné rapidement les gerbes de blé et toute la récolte est partie



Maria Sauvage n'avait que quatre ans à la déclaration de la guerre, mais la fin reste marquée dans sa mémoire. (PHOTO : OUEST-FRANCE)

en fumée. C'était l'effolement. Tous les enfants ont couru à l'abri au château. Le tocsin a retenti et des seaux d'eau jusqu'au vivier, à 50 mètres du château. On apercevait les flammes par-dessus le toit des maisons. Heureusement les pompiers sont arrivés à temps pour arrêter la progression du feu. La récolte et la grange étaient entièrement calcinées. Un événement tragique dans l'histoire de la famille, à l'image des conséquences multiples de cette guerre »

Bernadette Miot a peur des avions depuis la guerre

« J'étais peureuse, mais je me souviens très bien du 6 juin 1944 », confie Bernadette Miot, née Gérard, en 1937, originaire de La Chapelle-Erbrée. Elle avait 7 ans le jour de la libération. « C'était un jeudi, le ciel était bleu puis il est devenu noir d'avions. Les avions sont passés au-dessus de notre maison à la Blandinière. Je me rappelle que ma sœur, qui était couchée sous un pommier, avait une éraflure sur le bras gauche, dû à une balle »

Son père était prisonnier

Le père de Bernadette Miot était prisonnier. « Je ne garde qu'un souvenir de son départ. Il se rasait à la fenêtre. A son retour, cinq ans plus tard en 1945, je l'ai appelé monsieur. » À l'époque, Bernadette Miot vivait avec sa mère, sa sœur, une tante et une cousine réfugiées. « Mon oncle qui travaillait à l'arsenal de Brest n'a pas été mobilisé. Il venait de Brest à vélo. » Elle se souvient que la famille ne manquait pas de nourriture. « En 1944, les parisiens venaient au ravitaillement, certains à vélo, d'autres en train, surtout les cheminots. On n'avait plus de pétrole, on creusait une grosse betterave



Bernadette Miot garde en mémoire cette période. (PHOTO : OUEST-FRANCE)

et on mettait de la graisse dedans pour s'éclairer. »

Avant le débarquement, les Anglais envoyaient des petits parachutes avec des pigeons voyageurs dans une boîte pour transmettre des messages pour la résistance. « Il y en avait un peu dans les Landes. Le maire, Pierre Jalu, avait réceptionné un pigeon avec un numéro, l'avait soigné. On avait un petit poste, et on a appris qu'il était bien retourné

chez lui. » Bernadette Miot se souvient aussi très bien du 8 juin 1944. « La toiture était criblée de balles. Des avions allemands ont bombardé un convoi allemand qui remontait sur le front par la route Vitré à Fougères. Cela canardait de partout. On a eu de la chance que personne ne soit mort. J'ai toujours peur des avions. » Après la guerre, la famille de Bernadette Miot a acheté une maison à La Chapelle-Erbrée.

Florentine Beaugendre se souvient du départ des Allemands

« Dans les jours qui ont suivi le débarquement, les escadrilles qui pilonnaient Fougères et les voies de communication passaient au-dessus du village. On les voyait approcher et se séparer en deux pour éviter le clocher, avant de poursuivre leur route », se souvient Florentine Beaugendre, originaire de Montau-tour.

Les habitants paniqués

Au sol, les habitants paniqués se terrent dans des abris de fortune. « Un jour, une bombe a pénétré dans la maison de nos voisins par le pignon. Elle est passée à l'horizontale sans toucher le toit et s'est encastrée dans le grenier sans exploser. Pendant quelques jours, nous les avons hébergés. Puis, un autre avion a décidé de sortir lui-même la bombe de la maison. Elle a été descendue avec des cordes, puis, posée dans une brouette et éloignée du village dans l'attente des démineurs », raconte Florentine Beaugendre.

Elle se souvient aussi du départ des soldats allemands qui utilisaient le clocher comme tour de guet. Ils sont partis vers Saint-M'Hervé en emmenant des chevaux récupérés dans les



Florentine Beaugendre, 90 ans, se souvient de juin 1944. (PHOTO : OUEST-FRANCE)

près du village. Mais l'un des propriétaires n'était pas décidé à se laisser déposséder par les perdants. « Avec un autre homme, il s'est lancé à la poursuite des soldats. Ils ont réussi à les rattraper avant La Croixille et, profitant d'une certaine panique des soldats en fuite, il a réussi à récupérer son animal », en sourit encore Florentine. Son souvenir le

plus marquant date du 8 juin 1944. Lors d'une bataille aérienne, au-dessus du village, un avion américain a été touché. Il s'est écrasé près du lieu-dit La Réhorie, sur la route de Princé. Le pilote, un américain nommé Robert Smith, environ une vingtaine d'années, y laissa sa vie. Une stèle, en bordure de la route de Princé, rappelle le souvenir de son sacrifice.

À 17 ans, Francis Drouet a été envoyé en Allemagne

Francis Drouet, né en 1922, habitant de Domalain, se remémore la période d'occupation nazie. A 17 ans, il dut partir en Allemagne pour remplacer les prisonniers de guerre.

« Mes parents avaient vécu la guerre 14/18 et ma mère avait peur que je parte à la guerre. J'avais 17 ans quand j'ai dû partir pour remplacer les prisonniers de guerre en Allemagne. Du moins, c'est ce que l'on nous disait. L'Allemagne nazie imposait au gouvernement de Vichy la mise en place du service du travail obligatoire », se confie Francis Drouet.

« En 1940, la France était en déroute, il y avait peu de résistance. C'était bien triste. On était sept de Visseiche à devoir partir en Allemagne. La première nuit, on l'a vécue à Cologne sous les bombardements dans un abri. On a servi de sauveur pour débayer. Puis on est resté cinq à Wuppertal en Allemagne pour nettoyer les maisons incendiées. La ville brûlait. Les Allemands, nos patrons, n'étaient pas méchants avec nous. C'étaient des anciens, ils avaient besoin de nous. Il y avait aussi des Italiens mais qui ne vivaient pas avec nous. » Quand Francis Drouet a eu une permission, il se cache à Cornillé, dans la ferme d'un cousin de son père. Originaire



Francis Drouet aura 102 ans en septembre. Il garde en mémoire ses années de jeunesse pendant la guerre. (PHOTO : OUEST-FRANCE)

de Visseiche, il se souvient très peu des Allemands dans la commune. « On travaillait du bois pour un parisien qui faisait du marché noir. Quand on est jeune, on ne se rend pas compte. Mais j'avais peur de devoir retourner en Allemagne même si, je n'en garde pas de trop mauvais souvenir. Le samedi, on allait cueillir des framboises. On

apprenait quelques mots d'allemand. » En 1944, à la libération, Francis Drouet avait 22 ans. Il se souvient des Américains stationnés sur le bord de la route de Vitré à Châteaubourg. « Ils nous donnaient du chocolat. A Vitré cela devait être la fête. » Il s'est marié à 27 ans, en 1949, avec une Domalinoise et est resté dans la ferme de ses beaux-parents à la Flairie.

Pierre Travers a été bombardé par un aviateur allemand

« Mon père était brancardier. Il y avait très peu de gens à l'époque qui avait le permis de conduire », explique Pierre Travers, habitant de La-Chapelle-Erbrée. Son père, brancardier des armées, conduisait les blessés à l'Hôtel-dieu à Rennes. Pierre Travers a deux sœurs plus jeunes que lui. Il se souvient du 8 juin 1944.

Les sols étaient ravagés

« On sortait parler à un ouvrier agricole qui labourait du blé noir. Une quarantaine d'avions américains sont passés au-dessus de nos têtes. C'était tout noir, ils mitraillaient et bombardaient un train sur la voie ferroviaire Vitré Fougères, et des troupes allemandes entre Princé et Dompierre-du-Chemin. Ils se sont fait attaquer par une douzaine de chasseurs allemands. Le combat aérien était impressionnant, huit appareils allemands et deux Américains ont été abattus. Un des pilotes allemands dont l'avion avait pris feu, a pour s'alléger, déchargé une bombe qui est tombée à 100 mètres de nous. On n'a pas eu le temps de se mettre à l'abri. Cela a duré 30 secondes. On a eu de la chance. L'ouvrier agricole a été effleuré par une balle et une jument a eu une patte cassée par une balle. Et puis plus rien, les Américains ont continué leur rou-



Pierre Travers, qui a fait aussi la guerre d'Algérie, conserve des documents relatifs au 8 juin 1944. (PHOTO : OUEST-FRANCE)

te. »

Le pilote a été récupéré par un Capellois qui l'a emmené à la *Kommandantur* au château de Vitré. Des branches ont été coupées par les balles. « Les Américains avaient du matériel. Leur but était d'empêcher le ravitaillement des Allemands. Au mois d'août, toutes les voitures étaient mitraillées. Les champs et les bois étaient couverts de douilles,

de balles. Quand on faisait du feu, on entendait les munitions crépiter. »

Pierre Travers se souvient aussi des parisien qui venaient au ravitaillement. « Certains venaient à vélo de Paris d'autres en train. Mon père les ramenait en carriole à la gare de Vitré ». Après le débarquement, les trains ne roulaient plus.

L'image du jour

Plouégat-Guérand

Les combattants du maquis de Saint-Laurent honorés



| PHOTO : OUEST-FRANCE

De nombreux civils, vétérans et élus se sont réunis, jeudi 1^{er} août, au lieu-dit Kerabars, à Plouégat-Guérand, pour rendre hommage aux combattants des maquis de Saint-Laurent.

Venus de divers horizons, ces hommes et ces femmes ont choisi la voie de la résistance, contribuant grandement à la victoire des Alliés dans le pays de Morlaix.

« Dès le lendemain du Débarquement, ils ont agi sans relâche pour gêner la remontée de l'ennemi vers

la Normandie [...] et pour obliger les forces restées en arrière à la reddition », a rappelé dans son discours Alain Le Clech, président de la section Finistère de l'Union nationale des parachutistes (UNP).

Dans cette bataille contre l'occupant, les maquisards ont reçu l'aide de onze parachutistes du *Special air service* (SAS) menés par le lieutenant Paul Quélen, originaire de Morlaix. La fille aînée de ce dernier, Denise, était présente lors de cet hommage.

« Depuis vingt ans, j'essaie de tout classer »

À la veille des 80 ans de la Libération, rencontre avec Gilles Blayo, passionné d'histoire, d'archives et de mots. À 95 ans, il est la mémoire vive de la ville.

80 ans de liberté
1944-2024

La Libération de Pontivy, c'était le 4 août 1944. Les 80 ans de l'événement ont été fêtés lors d'un Pondi Day, en mai. Mais l'approche de la date anniversaire était l'occasion de rencontrer l'une des figures de la ville, Gilles Blayo, ancien commerçant et grand archiviste indépendant, qui, à 95 ans, garde en mémoire une foule de souvenirs et d'anecdotes.

« Dans les papiers jusqu'au cou ! »

Dans le salon de la maison pontivyenne de Gilles et Yvette Blayo, une grande bibliothèque abrite des ouvrages à la reliure ancienne. « Oh, là, ce ne sont que les livres sur la Bretagne », souffle l'ancien papetier libraire, qui a finalement toujours vécu entouré de mots et de documents. « Mon grand-père était instituteur et journaliste. Il faisait partie de la Société des gens de lettres. Il m'a élevé, en quelque sorte. J'étais dans les papiers jusqu'au cou, sourit Gilles Blayo. Il y avait par exemple les correspondances d'un Pontivyen du XIX^e siècle, parti en Chine. Depuis vingt ans, j'essaie de tout classer. » S'il a réussi ? « Oh non ! », glisse-t-il en riant. Mais il a quand même déposé plusieurs de ses trésors aux archives.

Il se souvient notamment d'un document difficile. « Un manuscrit écrit pendant la Seconde Guerre mondiale par le juge de paix de Locminé. À l'intérieur, il y avait tout : les Résistants, ceux qui avaient colla-



À la veille des 80 ans de la Libération de Pontivy, Gilles Blayo, passionné d'histoire, a aussi bien évoqué ses souvenirs, que les Jeux olympiques.

PHOTO : ARCHIVES OUEST-FRANCE

boré, les tortures, la place des sépultures... Et il y avait les noms. Un document... Très délicat. Un jour, c'est un cultivateur de Pluméliau-Bieuzy qui est venu me voir. Il avait trouvé cette trentaine de pages, sans savoir ce qu'il y avait dedans, puisque c'était assez mal écrit. C'était caché dans un piano ! Voilà comment s'écrit l'Histoire ! »

À la Libération, il a 16 ans et une adolescence marquée par la guerre. Lui qui est né à Pontivy, mais qui a habité Larmor-Plage, se trouve alors à Lignol. C'est ensuite qu'il revient à

Pontivy. « À la fin de l'année 1942, il y a eu de gros bombardements avec des bombes incendiaires. En février 1943, on a été évacués de Larmor-Plage. Et de février 1943 à juin 1944, je n'ai pu dormir que trois à quatre heures par nuit. Maintenant, je dors enfin. J'ai compris que c'était une conséquence du Covid. Parce que pendant la pandémie, je n'entendais plus les avions, il n'y en avait plus », glisse le nonagénaire, apaisé.

Les récents soucis de santé du Pontivyen ne l'empêchent pas d'être inta-

rissable. Il peut aussi bien évoquer la démocratisation de la petite culotte, dans le premier quart du XX^e siècle, que le tsunami de janvier 1924 qui a ravagé la côte atlantique, ou encore des Résistants méconnus. Président des Amis de Pontivy pendant vingt ans, il a aussi été champion d'athlétisme en Bretagne.

Il n'en oublie pas son époque et l'actualité : « Ces Jeux olympiques, c'est superbe, une grande réussite. Je suis attentivement le parcours de Léon Marchand ! »

Aurélie DUPUY.



Eric Roulin, président de Mémoire Bro Felger, en tenue militaire américaine lors de l'inauguration de la stèle, hier, avec le maire de Landéan, Franck Esnault est à sa gauche. PHOTO : OUEST-FRANCE



Fruit d'un travail de cinq ans pour l'association Mémoire Bro Felger, la stèle en hommage au soldat Wilson a été dévoilée, hier, au carrefour de Chénédet, avec les élus, officiels, porte-drapeaux et le député Thierry Benoît. PHOTO : OUEST-FRANCE



Vendredi matin à Laignelet, le général américain à la retraite Ward (à droite) a salué les membres de l'association Mayenne WW2, accompagné du maire André Philippot (à gauche). PHOTO : OUEST-FRANCE

Hommages au soldat Wilson et à son bataillon

Une stèle en l'honneur du GI Ronald Wilson trône désormais au carrefour de la forêt de Chénédet, non loin du lieu où le soldat a été tué. Elle a été inaugurée hier, 80 ans tout juste après sa mort.

80 ans de liberté
1944-2024

L'initiative en revient à Mémoire Bro Felger. Pour marquer de une pierre grise les 80 ans de la libération de Fougères, l'association a inauguré, hier, une stèle au carrefour de Chénédet, sur la route qui traverse la forêt. Une façon de rendre hommage à Ronald Wilson, jeune soldat américain mort dans le secteur à l'âge de 21 ans, alors qu'il s'appretait à libérer la ville occupée avec son bataillon de reconnaissance.

Le 2 août 1944, le char du soldat Wilson est touché par un canon allemand embusqué dans les sous-bois, au sommet de la côte qui mène à Landéan. Le blindé prend feu. Trois GI parviennent à s'échapper du véhicule, mais pas le jeune homme, copilote de l'engin.

Son corps n'a jamais été retrouvé et il est officiellement toujours « disparu au combat », d'après le Département d'État américain. Son nom figure sur

le mur des disparus du cimetière américain de Colleville-sur-Mer (Calvados).

« Un sacrifice qu'il ne faut pas oublier »

Mémoire Bro Felger souhaitait donc ériger une stèle en mémoire de cet événement marquant de l'histoire de Fougères. « Plus qu'un hommage à un homme, c'est celui rendu à tout l'équipage de ce char *Stuart M5* de combat et en mémoire des soldats alliés tombés pour la France », rappelle Eric Roulin, président de l'association, qui porte le projet depuis cinq ans.

L'œuvre dévoilée ce vendredi est celle du sculpteur fougérois Philippe André. « Elle représente le parcours de nos libérateurs », confie Eric Roulin, ému et fier du résultat. Le bloc de granit normand comporte un barbotin du char retrouvé en forêt de Fougères, l'emblème de la 3^e armée du général Patton, l'étoile blanche de l'armée des USA ainsi que celui de la

106th cavalry group dont faisait partie le char détruit il y a 80 ans.

« Un moment mémorable »

La stèle participe pleinement au devoir de mémoire. « C'est une façon de rappeler aux générations futures le sacrifice de ces soldats, complète le président de Mémoire Bro Felger. Un homme a perdu la vie, trois autres ont été blessés lors de cette attaque. Il ne faut pas oublier. »

Pour le passionné d'histoire locale, il reste encore du travail. Car Eric Roulin compte bien désormais rendre le même hommage aux deux autres GI qui ont perdu la vie lors de la Libération de Fougères, à deux autres entrées de la ville.

Un peu plus tôt dans la matinée, un autre hommage a été rendu au soldat Wilson, cette fois à Laignelet. D'abord au monument aux morts de la commune, puis en forêt, où une stèle a été érigée au lieu-dit le Galoupl.

« Un moment mémorable », pour le maire, André Philippot : « Cette stèle

va honorer longtemps la mémoire du soldat Wilson. C'est pour nous une reconnaissance ainsi qu'à tous ceux qui ont permis la libération du pays de Fougères, souligne l'élu. Sa personne, son courage et sa volonté sont à saluer. »

A cet endroit précis, des fouilles ont été menées il y a deux ans par une mission des autorités américaines pour identifier la présence d'une sépulture temporaire. « Nous sommes sûrs à 90 % qu'il a reposé ici un temps avant d'être emmené dans un cimetière américain, probablement celui de Saint-James, sous une tombe inconnue ou sous un autre corps mal identifié », avance Vincent Orrière, cofondateur de l'asso Mayenne WW2, présent lors de la cérémonie. Les deux stèles se situent à trois kilomètres l'une de l'autre.

Hélène DEPLANQUE.



À l'initiative de l'association Mémoire Bro Felger, une stèle en hommage à un jeune soldat américain, tué le 2 août 1944 alors que son régiment allait libérer Fougères, est désormais installée au carrefour de Chénédet. PHOTO : OUEST-FRANCE

Le 3 août 1944, les Alliés entrent dans une ville fantôme

Avec le Débarquement des Alliés, en juin 1944, l'espoir renaît à Fougères. La ville est sous occupation allemande depuis quatre ans maintenant. Le 31 juillet 1944, le verrou d'Avranches (Manche) saute. Sous le commandement de George Patton, la 3^e armée américaine – composée de 120 000 hommes et 10 000 véhicules – entre en Bretagne. Début août, tout s'accélère.

« Si la libération de la Normandie a été plus longue qu'escomptée, celle de la Bretagne va se faire en quelques jours, avec l'appui de la Résistance », relate Mélanie Roussigné, responsable des Archives municipales de Fougères. Saint-Ouen-la-Rouërie et Saint-Georges-de-Reinsembault font partie des premières communes libérées au nord de l'Ille-et-Vilaine.

Trois soldats américains tués

Le 2 août, en fin d'après-midi, les escadrons de reconnaissance sont aux portes de Fougères. « L'avancée

des soldats de Patton est ponctuée de quelques combats sporadiques », poursuit l'archiviste. Des accrochages ont notamment lieu dans les communes limitrophes de Romagné et de Landéan.

Sur la route qui mène à Fougères, un char allié est détruit et un soldat américain, Ronald Wilson, est tué. Les troupes américaines décident alors de se replier. La libération de Fougères attendra le lendemain, le jeudi 3 août. Le 315^e régiment d'infanterie pénètre alors dans la ville par trois points principaux : la Verrerie, la route de Saint-James – où un GI est abattu à la barrière de l'Étoile – et la route de Rennes – où un autre soldat américain est tué vers la Pilais.

Une fois entrés dans Fougères, les Alliés défilent dans les rues quasi désertes. Sans scène de liesse. La raison ? « Les habitants ont fui il y a près de deux mois, après les bombardements des 6 et 9 juin. Ils se sont réfugiés dans les campagnes environnantes », explique Mélanie Roussigné. « Seuls quelques mem-



Des soldats américains boulevard de Rennes, à Fougères, le 3 août 1944. PHOTO : ARCHIVES MUNICIPALES DE FOUGÈRES

bres de l'administration, de la défense passive et autres déblayeurs sont encore là, complète le passionné d'histoire Eric Roulin dans son ouvrage *Fougères dans le rétro*. Ils se réunissent au monument aux morts, où

le drapeau français est hissé. » Après Fougères, les Alliés poursuivent leur chemin direction Rennes, qui sera libérée le lendemain.

H. D.

La Libération en images

Page Bretagne / Ille-et-Vilaine

Urgences et santé

Police – gendarmerie : 17 (ou le 112 d'un fixe ou d'un portable).
Pompiers : 18 (portable 112).
Maison médicale : Fougères : 02 99 94 66 02. Vitry : 02 99 75 55 66, de 19 h 30 à minuit.
Samu-Smur : 15 (ou le 112).
SOS médecin : 36 24 (0,12 €/min).

Pharmacie : 32 37 (0,34 €/min.).
Enfance maltraitée : 119 (n° vert).
Accueil sans abri : 115 (n° vert).
Opposition carte bancaire : 08 92 70 57 05.
Esroquerie internet : 08 11 02 02 17.



EBENISTERIE RIGOT

- ÉBÉNISTERIE
- AGENCEMENT SUR MESURES
- MENUISERIE
- ESCALIERS
- MOBILIERS UNIQUES

06 18 79 87 99 105 Le Guéret • MAEN ROCH
www.ebenisterie-rigot.com

En 1944, 26 personnes prises en otage

Le 6 août 1944, alors que l'Occupation prend fin, 26 personnes sont prises en otage au hasard par les Allemands à l'école Sainte-Anne pendant une journée.



D'anciens résistants d'Auray. Parmi eux, plusieurs ont participé à la bataille de Saint-Marcel le 18 juin 1944 pour libérer le territoire. Ils sont avec le colonel Stéphane Le Floch (en haut à gauche), auteur d'un mémoire sur le 2^e bataillon des Forces françaises de l'intérieur (FFI) d'Auray.

PHOTO : QUEST-FRANCE

80 ans de liberté
1944-2024

1 2 3 4 5

Dans un document manuscrit de quinze feuillets intitulé *Vieux souvenirs de 1944*, la mère Jeanne de Gonzac, religieuse en charge de l'école Sainte-Anne d'Auray, a consigné au jour le jour ce qu'elle a vu, entendu et ressenti, au cours des journées du jeudi 3 au lundi 7 août 1944, les dernières journées de l'Occupation allemande.

Dimanche 6 août 1944 matin

L'église ayant été évacuée et interdite d'accès, les religieuses retournent dans leur tranchée où elles ont passé la nuit. Elles apprennent par un voisin que deux officiers allemands voulaient les rencontrer. Vers 10 h, Jeanne de Gonzac et d'autres religieuses se présentent à eux.

« Nous voyons cinq ou six voitures et des camions de munitions dans la cour », écrit-elle. Les routes ayant été barrées par les résistants, les Allemands se sont repliés à Auray. Un officier dit à Jeanne de Gonzac : « Chez vous beaucoup de terroristes. » Il lui fait ensuite comprendre que les religieuses doivent céder l'école et la tranchée aux Allemands. Elles acceptent : « Nous allons nous en aller plus loin. Nous allons donc passer la journée ailleurs, dans une

grande prairie face à l'école et près du cimetière », répond-elle.

26 otages pris au hasard

Mais avant de quitter les lieux, la mère Jeanne de Gonzac, deux religieuses ainsi que sept familles sont réquisitionnées pour préparer le déjeuner de l'ennemi. C'est à ce moment-là qu'elles assistent « à l'entrée des 26 otages conduits par deux Allemands, à l'alignement devant l'école. Nous avons pensé que ces 26 hommes allaient être fusillés sous nos yeux. Mais les otages ont

été enfermés dans les classes dont les fenêtres donnaient sur la route de la gare. Un des otages a réussi à me dire qu'ils étaient 26 ».

Dimanche 6 août après-midi

Une fois parties, les religieuses s'entretiennent avec deux hommes que la mère Jeanne de Gonzac qualifie de « messieurs de la ville ». Ceux-ci ont obtenu des informations sur les otages. La mère Jeanne de Gonzac apprend alors qu'ils ont été pris en otage au hasard et qu'ils ne seraient sûrement pas fusillés.

Ouest-France du 3 août 2024

Il y a 80 ans, la bataille du Fourchêne a sauvé la ville

Ce jour où... Le 6 août 1944, les Allemands avaient prévu de traverser Vannes, mais en faisant halte au Fourchêne, ils ont perdu la bataille, et la ville a échappé à des exactions majeures.

80 ans de liberté
1944-2024

Survenue le 6 août 1944, la bataille du Fourchêne est un « épisode complètement méconnu » de la Seconde Guerre mondiale, souligne l'historien Olivier Porteau. Mais c'est une « bataille décisive » qui a probablement sauvé la ville.

Lorsque le 3 août 1944, les Américains franchissent, enfin, la Normandie, après l'opération Cobra du 25 juillet, les Allemands « sentent bien que ça va être compliqué de tenir le secteur », relève-t-il. Le général Fahrbacher, qui commande le 25^e corps d'armée en Bretagne, donne alors l'ordre à ses troupes « de se replier sur Lorient ou sur Saint-Nazaire (Loire-Atlantique) ; deux places qu'il faut absolument tenir, parce que les bases de sous-marins s'y trouvent ».

Stationnés à la ferme

Pour se rendre à Saint-Nazaire, les Allemands doivent non seulement franchir les troupes disséminées sur le parcours, mais aussi traverser Vannes, investie le 5 août par le premier bataillon FFI (Forces françaises de l'intérieur) du Morbihan, dirigé par Raymond Le Vigoureux, dit commandant Hervé.

« Ils n'ont pas l'idée de reprendre la ville qu'ils ont abandonnée, mais ils veulent la traverser pour rejoindre Saint-Nazaire », poursuit l'historien.

Le 6 août, au petit matin, vers 5 h, le colonel Borst et son *Kampfgruppe* (camp de groupe, unité composée d'éléments de différentes divisions) fort de 1 500 hommes sont stationnés à la ferme du Fourchêne. « Elle était située à l'emplacement de l'actuel Drive Leclerc, derrière Carrefour », décrit Olivier Porteau. Tout



Le 6 août 1944, la bataille décisive du Fourchêne, épisode complètement méconnu de la Seconde Guerre mondiale, a probablement sauvé la ville de Vannes. Ici, ce qu'il reste de la colonne allemande, avenue de la Marne.

(PHOTO : FONDAS ARCHIVES MUNICIPALES DE VANNES, COLLECTION CALBERT)

autour, c'était des prairies et les vergers se trouvaient au niveau du Leclerc. »

Avant de s'engager dans la traversée de Vannes, les Allemands veulent savoir quelle est la situation dans la ville. Ils interrogent Madame Baugé, la propriétaire de la ferme, qui « va leur dire qu'il y a des résistants, mais aussi des Américains, et c'est surtout ça qui leur fait peur ».

À la suite de ce propos, Borst refuse d'entrer dans Vannes. « S'il le fait à ce moment-là, s'il entre dans la ville, Vannes est perdue », assure l'historien. La résistance dans la ville n'est pas à même de leur... résister, pas plus que le petit détachement de la 4^e division blindée américaine du général Wood, arrivé la veille au soir.

Alerté par le commandant Hervé de la présence des troupes allemandes, le général américain « comprend que

l'heure est grave ». Il envoie deux ou trois pelotons de chars, soit environ 36 engins blindés (qui heureusement n'étaient qu'à quelques kilomètres de Vannes), attaquer le détachement Borst.

« C'est la débâcle »

« Quand les chars Sherman déboulent, y'a pas photo, note Olivier Porteau. Borst lève le camp, après avoir perdu 800 hommes. Le plus gros va être arrêté. C'est la débâcle. »

Quant à Mme Baugé, elle a contribué, « sans le savoir », à sauver la ville de Vannes. « Elle avait entendu dire qu'il y avait des Américains, elle a peut-être voulu éviter une effusion de sang, de combats... »

Seule certitude : après cet épisode, Vannes ne sera plus jamais inquiétée. « Si les Allemands l'avaient traversée, ils auraient commis des exac-

tions, ils auraient pu brûler la ville, tuer les gens dans la rue par vengeance, estime Olivier Porteau. D'autant qu'il ne faut pas oublier qu'ils sont harcelés à chaque coin de rue, qu'ils prennent de petites embuscades. Et puis, il y a la vexation de la défaite, importante chez l'Allemand, après tout ce qu'on a pu dire sur la grande armée allemande... »

Nicolas EMERIAU.

Vannes 39-45, Une ville bretonne dans la tourmente, a été publié en mai 2024 sous la direction des historiens Olivier Porteau et Yves-Marie Evanno. Ce livre est distribué par les éditions Coop Breizh et également en vente aux archives municipales de Vannes et au musée de la Cohue à Vannes (19,90 €).

Une exposition et des commémorations

« Enfin, les passants sauront qu'ici, a eu lieu la bataille du Fourchêne ! » Une plaque commémorative va être posée, avenue de la Marne, à l'initiative de Pierre Oillo, dimanche.

Le président de l'association départementale des Amis de la France Libre a également installé une exposition de photos et de panneaux sur la Seconde Guerre mondiale dans le secteur. Elle sera visible jusqu'au 15 août... dans la galerie commerciale Carrefour, sur les lieux exacts où s'est déroulée la bataille.



Pierre Oillo, président de l'association départementale des Amis de la France Libre, avec Marine Guinet, directrice de la galerie Carrefour. (PHOTO : OUEST-FRANCE)

Le programme de dimanche

9 h 30 : inauguration de l'exposition et d'une plaque commémorant les combats du Fourchêne, dans le hall de la galerie marchande, en présence du maire de Vannes et du préfet.

10 h 15 : inauguration de la borne de la Libération, avec le Souvenir Militaire Centre Morbihan, qui stationnera ses jeeps place de la Libération.

11 h : messe en mémoire du 7e

Deum de la Libération, célébré le 27 août 1944, à la cathédrale de Vannes.

12 h : spectacle Bal clandestin sur l'esplanade du port, par le cercle de Guéhenno et Speakeasy.

22 h 30 : Kof ha kof, bal de la Libération, par Roland Becker et Régis Huihan, sur la grande scène.

23 h 45 : bal de la Libération, avec le quintet Les feet J. Au programme : Lindy Hop, Swing et Charleston pour combler les danseurs novices ou expérimentés, sur la grande scène.



Une voiture allemande, abandonnée le 6 août 1944, lors de la bataille du Fourchêne.

(PHOTO : FONDAS ARCHIVES MUNICIPALES DE VANNES, COLLECTION CALBERT)

80 ans après, ce soldat est toujours porté disparu

80 ans de liberté
1944-2024

Ronald A. Wilson, soldat américain du régiment de reconnaissance qui a libéré Fougères, est probablement mort le 2 août 1944. 80 ans plus tard, il est toujours officiellement porté disparu.

C'est un mystère qui n'a toujours pas été éclairci, 80 ans après. Le 2 août 1944, alors que les troupes de reconnaissance de l'armée américaine s'avancent sur la route qui relie Landéan à Fougères, en pleine forêt, un char du convoi est pris pour cible par un canon allemand, dissimulé dans les fourrés.

Le blindé s'embrase et trois soldats parviennent à s'en échapper, blessés. Mais un membre de l'équipage n'en sortira pas : Ronald A. Wilson. 80 ans plus tard, le jeune soldat américain est toujours porté disparu.

Les archives américaines muettes

« Le canon allemand était au niveau du sommet d'une côte, sous les arbres, explique Jean Vallée, conseiller municipal pendant plus de trente ans à Landéan et qui habite à quelques centaines de mètres du lieu du drame. À l'époque, mon père est allé voir le char peu après ce qui s'est passé. Il me l'a souvent raconté. »

Chez les Vallée, le soldat Wilson fait en quelque sorte partie de la famille. En 1944, au moment de ce tragique épisode historique, le grand-père de Jean est maire de Landéan. Son père, jeune homme, est l'un des premiers à découvrir le char calciné. Et lui-même, qui a été conseiller municipal pendant plus de trente ans, a correspondu pendant plusieurs années avec la famille du soldat Wilson, aux États-Unis.

« Ils auraient bien aimé savoir ce qu'il était advenu de lui, mais ils n'ont jamais rien trouvé dans les documents de l'armée américaine, poursuit-il. S'ils avaient récupéré le corps, ce serait mentionné dans les archives, mais ce n'est pas le cas. Malgré mes recherches, je n'ai trouvé aucune trace non plus dans celles de Landéan. Pourtant, si le soldat Wilson avait été déplacé dans la commune, le conseil municipal l'aurait mentionné. »

Depuis plusieurs décennies, le mystère du soldat Wilson suscite le débat parmi ceux qui s'intéressent à

l'histoire de la libération de Fougères. Son corps a-t-il été déplacé et enterré en forêt, plus près de la ville, comme le suggèrent certains, à commencer par le maire de la commune voisine, Laignelet ? A-t-il été emmené ailleurs ?

Depuis quinze ans, plusieurs opérations de recherche ont été menées, dont une du Département d'État américain, en 2012. En vain.

« Je crois qu'ils ne le retrouveront jamais »

Une chose est certaine : le char a été touché sur le côté gauche, a pivoté et a fini dans le fossé, où il s'est embrasé. « Mon père m'a toujours raconté qu'il avait vu des ossements au fond du char quand il est monté sur l'engin, rapporte Jean Vallée. Si une personne se trouve dans un char qui brûle, il n'en reste sans doute pas grand-chose. C'est peut-être ce qui explique que les Américains n'aient pas emporté son corps, car ils n'abandonnent jamais leurs soldats sur un champ de bataille. Mais je

crois qu'il ne faut pas faire de supposition et respecter cette situation. Vis-à-vis de la famille, cela pourrait créer de faux espoirs. Malheureusement, je crois qu'ils ne le retrouveront jamais. »

Après ce combat, les troupes américaines décident de se replier et attendront le lendemain pour prendre Fougères, le 3 août. Deux nouveaux soldats seront tués dans les affrontements avec les Allemands.

Une stèle en l'honneur du soldat Wilson vient d'être érigée au carrefour de la forêt de Landéan, non loin du lieu où il a été tué. Un projet à l'initiative de l'association Mémoire brofelger, présidée par l'historien local Eric Roulin, qui travaille depuis des années sur cet épisode marquant de l'histoire de Fougères.

Elle a été inaugurée hier, 80 ans tout juste après sa mort.

Paul GRISOT.



Le soldat américain Andrew Wilson, porté disparu et sans doute tué le 2 août 1944, avant la libération de Fougères. (PHOTO : COLLECTION PERSONNELLE)



Jean Vallée, ancien conseiller municipal de Landéan, montre l'endroit où se trouvait le canon allemand et le char du soldat Wilson. (PHOTO : OUEST-FRANCE)



Le char du soldat Andrew Wilson après avoir été touché par un canon allemand, le 2 août 1944. (PHOTO : COLLECTION ÉMILE FISSELER / CINÉMATHEQUE DE BRETAGNE)



Des chars américains traversent Landéan, au moment de la libération de Fougères, début août 1944. (PHOTO : COLLECTION ÉMILE FISSELER / CINÉMATHEQUE DE BRETAGNE)

Jeanine, réfugiée pendant la guerre à Muzillac

Jeanine Le Nézet, native de Rianteac, a grandi pendant la Seconde Guerre mondiale. Comme plus de 85 000 habitants du pays de Lorient, elle a dû se réfugier à l'est du Morbihan, à l'abri des bombardements.

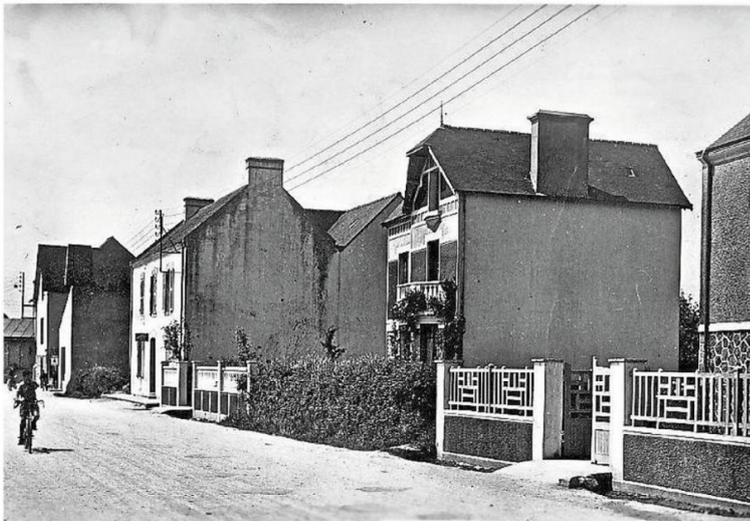


Jeanine Le Nézet a 91 ans aujourd'hui. (PHOTO: OUEST-FRANCE)

Alors qu'on célèbre le 80^e anniversaire de la Libération d'une partie du Morbihan, en ce début août, le souvenir de la Seconde Guerre mondiale reste prégnant dans la mémoire des enfants d'alors. Jeanine Le Nézet, 91 ans, a fait partie des centaines d'habitants du pays de Lorient réfugiés à l'est du département, à l'abri des bombardements.

« Je me rappelle très bien quand la guerre a éclaté en 1939. Notre maison, rue de la Madeleine à Rianteac, était en construction, et une bonne partie des ouvriers sur le chantier ont dû partir. C'était la mobilisation générale », raconte Jeanine Le Nézet, qui avait alors 7 ans. Son père Albert Le Nézet travaillait à l' Arsenal, à Lorient. « Il avait gardé des séquelles de la typhoïde et du coup, il n'a pas été mobilisé. » La maladie fait alors des ravages. « Isabelle, la sœur de mon ami Pierrot, en est morte à l'âge de 20 ans. »

Les écoles réquisitionnées
La fillette et sa famille vivent dans la peur des bombardements. Comme ce dimanche de 1941 où un avion avait été abattu à Kerbus, un quartier de Rianteac. « On était partis se promener avec mes parents et la DCA avait tiré sur un avion. On était rentrés au pas de course à la maison. » Elle se souvient aussi de l'arrivée des Allemands à Rianteac, dès 1940. Il y avait beaucoup de blagues qui circulaient parmi les enfants. « Certains



Au milieu, la maison d'Isabelle et Albert Le Nézet, les parents de Jeanine. (PHOTO: RIANTEAC)

racontaient qu'ils n'avaient pas le nez au même endroit que nous, mais c'était des farces. »

À la place de l'actuelle mairie, il y avait un champ appelé La Pradène. « On entendait les Allemands arriver avec leurs bruits de bottes. Et ils chantaient aussi ! » Elle se rappelle aussi l'histoire de l'oncle de Pierrot. « Les Allemands ont détruit son bateau à coups de grenades. Il était furieux et il passait son temps à leur faire des crasses. Sa femme avait très peur qu'il se fasse fusiller. Un jour, il a été arrêté. Il a sauté du camion en marche à Laubrière et s'est planqué 3 ou 4 jours dans le cimetière avant de quitter Rianteac. » Quelqu'un lui a demandé : « Tu n'as pas peur avec les morts ? Il a répondu : « Ça n'est pas des morts qu'il faut avoir peur ! » »

Le maire de l'époque a réquisitionné des maisons pour héberger des Allemands. « On avait deux soldats à la maison, Hugo et Bruno. Hugo était très gentil et il parlait très bien

français. Le soir de Noël, il y a eu un bombardement et l'électricité a été coupée. Hugo est venu nous offrir un tout petit arbre de Noël avec des bougies dessus et des chocolats que sa femme lui avait expédiés. »

Hugo a fini par quitter Rianteac : « Il nous a dit qu'il partait sur le front russe et qu'après la guerre, il reviendrait nous voir. Il nous a même pris en photo. Mais on n'a jamais plus eu de nouvelles. »

Pas la vie de château...

Toutes les écoles de Rianteac ont été réquisitionnées. « Alors je suis partie à l'école laïque à Sainte-Hélène où il n'y avait pas encore les Allemands. Il n'y avait que deux classes et on n'était que deux filles. Les autres étaient parties chez les bonnes sœurs. » Elle se souvient aussi d'avoir assisté à des échanges de coups de feu autour du château de Kerfzacc. « On nous a dit qu'il y avait des résistants cachés dans le coin. »

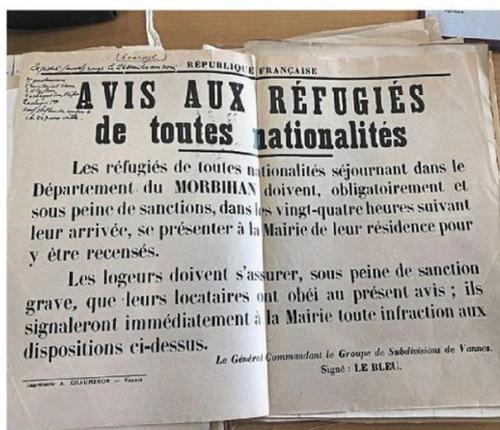
Mais les Allemands arrivent très vite à Saint-Hélène et Jeanine est envoyée à 12 kilomètres de Muzillac, au château de Sérécac. À Sérécac, ce n'est pas la vie de château pour autant pour la fillette : « On était traités comme des soldats, on avait appris à marcher au pas et des chants militaires. »

Les Allemands avaient aussi réquisitionné les chevaux. « Il y avait un cheval qui se sauvait toutes les nuits pour rentrer à son écurie. Les Allemands sont venus le chercher trois ou quatre fois. La propriétaire disait « Allez petit ! » À chaque fois le cheval ruait et les expédiait dans le fumier. C'était drôle ! Ils ont fini par abandonner ! »

En mai 1945, tout le Morbihan est enfin libéré. Après avoir passé un peu de son enfance à l'autre bout du département, Jeanine a retrouvé sa famille, son quartier de la Madeleine à Rianteac... et son copain Pierrot, son père.

Isabelle JÉGOUZO.

Jusqu'à 150 000 réfugiés dans le Morbihan



Durant la Seconde Guerre mondiale, le Morbihan a accueilli jusqu'à 154 000 personnes. Après la débâcle, le 10 mai 1940, le flot de réfugiés s'accroît. Ils sont priés de se déclarer dès leur arrivée. (PHOTO: ARCHIVES MUNICIPALES DE VANNES)

Peu s'en souviennent, mais il y a 86 ans, le Morbihan a accueilli plusieurs dizaines de milliers de réfugiés. Un service départemental dédié est créé le 1^{er} mars 1939, mais n'est réellement mis en service qu'en septembre, lorsque la Seconde Guerre mondiale est déclarée.

Jusqu'en mai 1940, 20 000 personnes viennent trouver refuge dans le département. Dont la famille Kaminker, des Parisiens qui, après avoir séjourné dans la presqu'île de Rhuys, quittent Paris pour le golfe du Morbihan. L'aînée des trois enfants fréquente le lycée de jeunes filles de Vannes, rue de la Loi. Pour celle qui fera carrière, après guerre, dans le cinéma sous le nom de Simone

Signoret, il y a comme enseignante une certaine Lucie Aubrac, déjà résistante.

Après la débâcle, le 10 mai 1940, le flot de réfugiés s'accroît, à mesure de l'avancée des troupes allemandes dans le nord et l'est de la France. Le 17 juin, à la veille de l'arrivée de l'occupant à Pontivy et Ploërmel, le service départemental en recense plus de 154 000 - soit un quart de la population du Morbihan...

35 000 viennent de région parisienne, 29 000 des Pays-Bas, de Belgique, du Luxembourg, 23 000 de l'Oise, fuyant les combats et les bombardements. Il y a 15 000 réfugiés à Vannes, 18 000 à Lorient.

Loger tous ces gens est un défi :

Département du MORBIHAN Service des REFOUGES

Etat indiquant la population à évacuer,

COMMUNES	N	E	J	J	A	T	O	V	I
GAVRES	279	441	132	137	328	338	-	-	771
LOCMOULIC	178	188	456	490	1039	1090	901	1391	
PONT-LOUIS	136	145	348	440	1110	659	61	2461	
RIANTEAC	170	139	403	379	903	781	4391	1341	
LANDEVEN	450	444	1041	1349	3248	1344	231	3541	
KERYADO	270	540	800	841	2210	1301	237	2241	
LANNOU-ELAGE	113	113	300	277	691	402	109	1131	
LIORIENT	1170	1474	3550	5503	11919	9538	113	16891	
PILOERMEL	1480	540	1261	1781	1131	2545	1185	2301	
GRÉVEL	1	1	1	1	61	54	102	11	
GUÉDEL	104	248	350	650	370	273	1221	791	
QUÉVEN	110	130	320	335	305	335	300	601	
TOTAUX	13397	3461	7597	11297	22491	16621	4401	35621	

VANNES, le 27 août 1942

Un plan d'évacuation des habitants du pays de Lorient, à l'été 1942. Plus de 85 000 personnes vont quitter le secteur, en proie à des bombardements (PHOTO: ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DU MORBIHAN)

« Châteaux, hôtels, dispensaires, colonies de vacances et même établissements religieux sont réquisitionnés », indiquent les Archives départementales. Des lits sont même installés dans des salles de classe...

Une marée humaine variable

Cette marée humaine ne dure pas : au 15 juillet 1940, 40 000 de ces 150 000 réfugiés « venus de loin » sont rentrés. « Fin septembre, le Morbihan n'en compte plus que 7 200. »

Jusqu'à ce que des habitants de l'Ouest du département prennent le relais. Moins nombreux certes, mais entre 1939 et début février 1945, « 90 % des habitants de la Poche de Lorient, de la Laïta au Pont-Lorois »,

l'ont quittée, soit plus de 85 000 personnes.

Ne restent que 900 habitants à Rianteac, 300 à Lorient, 400 à Keryado et Locmoulic, par exemple, selon le décompte de Roger Leroux dans son ouvrage *Le Morbihan en guerre*.

Si certains se replient dans les terres, à Flouay, Guéméné-sur-Scorff, Pontivy, d'autres partent en direction de Vannes, comme Jeanine, Albert et Pierrot. Ils ne reverront leur ville, et souvent pas leur maison, avant l'armistice, en mai 1945. Tandis que dans les secteurs où ils étaient réfugiés, la guerre est terminée depuis déjà dix mois...

Julie SCHITTLY.

Il y a 80 ans, les Alliés libéraient Châteaubriant

Ce dimanche 4 août marque le 80^e anniversaire de la libération de Châteaubriant, en 1944. Récit de cette journée historique pour le pays de la Mée.

L'histoire

Châteaubriant est libérée le 4 août 1944. Les premiers Allemands étant arrivés le 18 et le 19 juin 1940, cette date met un terme à plus de quatre ans d'occupation.

Si les habitants savent que, depuis le 6 juin 1944, les forces alliées ont débarqué et avancent progressivement, la libération est une surprise pour tous. D'abord pour les Allemands, qui pensent que les troupes du général Patton se dirigent directement vers Rennes. Les Allemands positionnent une cinquantaine d'hommes, au nord de la ville, dans le but de ralentir l'avancée des troupes. Si les Alliés se dirigent bien vers Rennes, une avant-garde américaine de la division Wood (division blindée de cavalerie du 8^e corps d'armée du général Patton), commandée par le colonel Dager, se dirige sans attendre vers le sud, en direction de Nantes.

Deux principaux combats

Arrivée à hauteur de Derval, vers 3 h le 4 août, la division Wood poursuit ensuite sa route, libère Lusanger, puis entre à Châteaubriant par la Ville-en-Bois, au sud de la ville.

Entre 6 et 8 h, les artilleurs allemands tirent sur un *halftrack* (véhicule semi-chenillé blindé) américain, rue Alsace-Lorraine. Il avait pour mission de fournir l'artillerie supplémentaire à la division blindée sur place à Châteaubriant. Les *G/Leo M. Clark*,

22 ans, Vincent J. Kearney, 34 ans, Lewis A. Mount, 25 ans et Edward R. Wysocki, 29 ans, sont tués. Le cinquième occupant, Wilson Wooley, s'extirpe du véhicule en feu.

Dix-neuf Allemands sont tués

Vers 10 h, un camion allemand sort de cette rue et s'approche du passage à niveau en direction de la Ville-en-Bois, près du chemin devenu, aujourd'hui, avenue de l'Aubinais et de la rue de Provence. Deux blindés américains tiennent cette position, Raymond T. Heren tente d'inciter les Allemands à se rendre : il est blessé. L'infirmier Kenneth T. Troup est tué en tentant de lui venir en aide, les blindés tirent sur le camion allemand qui prend feu. Dix-neuf Allemands sont tués, les autres sont faits prisonniers. Dans la ville, les combats se poursuivent jusqu'en début d'après-midi. Au total, six Américains, 25 Allemands et un Français sont tués à Châteaubriant ce 4 août 1944.

La Liberté retrouvée

L'après-midi du 4 août, la majeure partie de la colonne poursuit sa route vers Saint-Nazaire. Le 5 août, le 2^e corps d'armée du général Patton entre dans Châteaubriant libérée. Les Castelbriantais et Castelbriantaises les acclament et se rassemblent en liesse devant la mairie, où le drapeau tricolore et ceux des alliés sont hissés. La foule chante *La Marseillaise*,



La liberté retrouvée, les Castelbriantais se rassemblent devant la mairie.

PHOTO : CHARRON

les prisonniers allemands sont conduits au camp de Choisel.

Raymond T. Heren décède dix jours plus tard de ses blessures. Les prisonniers de guerre et les survivants des camps de la mort ne revien-

dront qu'une dizaine de mois plus tard.

Morgane DÉVÉRIN.

Lire aussi en page 7

Grandir sous l'Occupation, « pour nous, c'était la norme »

Témoignage

« J'ouvrais les volets, à l'étage. En bas, un soldat allemand montait la garde. Surpris par le bruit, il a pointé son arme vers moi. » Revivant sa peur, Gérard Chopin, aujourd'hui âgé de 86 ans, sursaute. « C'était à Nantes, en 1943, et c'est mon premier souvenir d'enfance. »

« Dès qu'un avion arrivait, on nous faisait sortir »

En septembre 1943, ce fils d'un maréchal-ferrier et d'une coiffeuse se réfugie avec ses parents à Lusanger, dans le pays de Châteaubriant. Il y débute sa scolarité en temps de guerre : « Dès qu'un avion arrivait, on nous faisait sortir nous réfugiés sous de très hautes haies qui bordaient un chemin. On s'allongeait dessus, tous espacés d'un mètre... » Là, son ton est calme, apaisé. « Je n'avais pas d'appréhension particulière. On avait conscience du danger, mais pas comme un adulte. Pour nous, c'était la norme. »

Gérard Chopin évoque la lumière des bougies et des lampes à pétrole, qu'il « fallait éteindre pour écouter le radio. Enfin, les postes TSF. On se mettait sous des couvertures, il fallait se cacher si on écoutait autre chose que de la musique ou les

informations validées par les Allemands. Pratiquement tout le monde faisait ça ! »

Dans ses souvenirs, « tout le monde se battait pour manger ». La vie quotidienne était rythmée par cette préoccupation, même si « on n'était pas les plus à plaindre dans le milieu agricole : chaque foyer avait un jardin, des lapins... qu'il fallait d'ailleurs nourrir avec des plantes qu'on ramassait sur le bord du sentier ». Il sourit. « Encore aujourd'hui, je dis à ma femme : Tiens, cette plante, elle aurait été bien pour les lapins ! »

« On était soulagé, mais la vie est restée difficile »

Le 4 août 1944, Lusanger est libérée quelques heures avant Châteaubriant. « Personne ne s'y attendait, se souvient Gérard Chopin. Tout le monde est allé célébrer ça au cimetière, où sont toujours enterrés deux aviateurs canadiens et anglais, abattus en juillet 1944. On agitaient des drapeaux. » Un sourire presque amusé se dessine. « On a vu des blindés arriver, on a commencé à les célébrer. Mais c'étaient des Allemands... » Toujours incrédule, quatre-vingts ans après, il ajoute : « Ils ne nous ont rien fait. Sans doute aurait-ce été différent s'ils avaient su ce qui



Gérard Chopin avait 6 ans le 4 août 1944, lors de la Libération de Lusanger.

PHOTO : OUEST-FRANCE

les attendait... » Au lieu-dit la Gaubrière, un affrontement entre la 4^e division blindée US et les troupes allemandes fait, chez les Allemands, dix morts et deux blessés.

Si la Libération du 4 août a été largement célébrée, mettant fin à plus de quatre ans d'occupation, le quotidien des Français a continué à en subir les conséquences pendant plusieurs

années. « Quand on a compris qu'on était libérés, on était soulagés, mais la vie est restée difficile... Au moins jusqu'aux années 1950. Il n'y avait plus la peur et c'était déjà beaucoup, mais on avait toujours des bons de rationnement pour manger... Il fallait tout reconstruire. »

M. D.



L'*halftrack* américain, rue Alsace-Lorraine, à Châteaubriant, le 4 août 1944, après l'attaque allemande.

PHOTO : DROITS RÉSERVÉS

Un week-end de commémoration et de festivités



Cette borne, dans le centre-ville de Châteaubriant, représente la Voie de la Liberté.

PHOTO : OUEST-FRANCE

Châteaubriant va remonter huit décennies en arrière pour se replonger dans la période de sa libération. Tout au long du week-end, la Ville va proposer commémorations et festivités. On pourra notamment déambuler dans la reconstitution d'un camp militaire américain (parc de Radevormwald), montée par l'association Atlantique Mémoire 44.

Samedi, à partir de 20 h 30, un « bal de la libération » sera donné sur la promenade du Duc-d'Aumale, où les danseurs seront invités à se parer de leur plus belle tenue d'époque. La

musique rétro sera au programme. Dimanche, à midi, une cérémonie officielle se tiendra, notamment en présence d'Helen Patton, petite-fille du Général Patton, et de l'arrière-petit-fils d'un des six soldats américains à avoir perdu la vie lors des combats du 4 août 1944. Pour clore ces célébrations, Châteaubriant prendra des airs de parade militaire, dimanche. Un défilé d'une vingtaine de véhicules militaires anciens sillonnera le centre-ville, à partir de 15 h 30, au départ du parc de Radevormwald.

Poche de Saint-Nazaire

La poche, c'est 1 500 km² allant de La Roche-Bernard (au nord), avec La Vilaine en limite naturelle, au canal de Nantes à Brest, jusqu'à Savenay et au sud jusqu'à Pornic. À l'intérieur, 130 000 civils français se sont retrouvés coupés de La France libérée, ce sont les empochés de la « poche de Saint-Nazaire ». Les Allemands étant persuadés que ce serait un grand port qui serait attaqué lors du vrai débarquement, alors tous les ports ont été transformés en forteresse. Pour le secteur, 1 300 blockhaus environ ont été construits. Afin de limiter les pertes humaines, les Alliés sont restés à 40 km de la ville. Ils ont établi un siège avec l'aide de l'armée française issue de la Résistance, encerclant la région sans l'attaquer. Cela est devenu, pour les empochés, une cinquième année d'occupation.

Les femmes, premières victimes de l'épuration

Il y a 80 ans, le Morbihan a été l'un des départements de France les plus répressifs vis-à-vis des femmes. L'assassinat de Désirée Le Mené, tuée avec son fils à Sérent, avait défrayé la chronique.



L'histoire

L'été 1944 a été un mélange de liesse et de terreur, dans le Morbihan. Soixante-seize femmes ont été tuées sans aucun procès, en l'espace de deux mois, entre le 6 juin et le 6 août. « Elles représentent plus de 30 % des personnes exécutées sommairement », explique l'historien Fabien Lostec.

Agnès Delattre et sa fille Léontine De Beir, assassinées en juillet 1944 à Plumelec, ou encore Anne-Marie Perron, surnommée « Marie Belles-Dents », exécutée à Lanvégen il y a quatre-vingts ans... Le sort tragique de quelques-unes a été exhumé à la faveur de recherches et de publications, ces dernières années. Mais un tabou très fort demeure autour de ces drames qui ont terni la fin de la Seconde Guerre mondiale, jusque dans les familles concernées.

Au hasard d'un livre

Désirée Le Mené ne fait pas exception. « Elle a été battue, violée, massacrée », témoigne Didier Allain, l'un de ses neveux. Ce n'est qu'en 2022 que ce Finistérien de 64 ans a appris le détail de « ce crime sordide », au hasard de la lecture d'un livre de l'historien controversé Yves Mervin sur le maquis de Saint-Marcel.

Désirée était la sœur de son père, meunier à Sérent. Elle vivait à Vannes, dans le quartier de la gare avec son mari, Stéphane Le Mené, et leur fils, Maurice, né en 1932.

Lorsque Stéphane Le Mené est mobilisé, puis fait prisonnier, Désirée travaille comme femme de ménage, notamment auprès des Allemands. Blessée lors du bombardement de la gare de Vannes, en novembre 1943, la mère de famille décide de retourner dans son village de la Foliette, à Sérent, en juin 1944.

« Mon père étant lui aussi prisonnier de guerre et ma mère partie chez ses parents, Désirée pensait pouvoir habiter le moulin de Brévan.



Parmi les 76 femmes tuées sans aucun procès entre le 6 juin et le 6 août 1944, dans le Morbihan, Désirée Le Mené. Ici sur une photo prise avant son mariage.

PHOTO : ARCHIVES PERSONNELLES ALAIN GUILLARD

Mais il avait été réquisitionné par les FFI (Forces françaises de l'Intérieur) », poursuit Didier Allain.

Soupçonnée d'avoir dénoncé

Car le village est aussi le poste de commandement de Paul Chenailler alias le colonel Morice, chef de la Résistance dans le Morbihan après les combats de Saint-Marcel. Ce dernier affirme que Désirée Le Mené, logée dans une maison voisine, manifestait « des sentiments hostiles à notre égard. Elle ne cessait de protester contre notre présence ».

Désirée Le Mené est soupçonnée d'avoir dénoncé des résistants. Moins d'un mois après son retour à Sérent, elle est arrêtée, avec son fils, le 9 juillet 1944.

« Trois résistants l'interrogent, elle nie, puis avoue qu'elle avait donné

les noms de 7 des 17 fusillés de Plumelec. L'état-major donne l'ordre de l'exécuter, mais les patriotes ne savent pas comment faire », relate Jean Le Ray, ancien professeur d'histoire et auteur d'ouvrages sur la Seconde Guerre mondiale.

Le soir venu, les Allemands approchent de la ferme où mère et fils sont prisonniers. « Impossible d'utiliser les armes. Lucien Créte est désigné pour étrangler Désirée et l'enfant. »

Des tensions politiques

Stéphane Le Mené apprend leur mort à son retour de captivité, au printemps 1945. « C'est lui qui, avec son frère, est allé déterrer leurs corps », raconte Didier Allain. Le veuf porte plainte. L'enquête menée par la gendarmerie de Malestroit n'a pas prouvé que Désirée Le Mené avait collaboré ou dénoncé quiconque.

L'assassin de la Vannetaise et de son fils, qui a reconnu les faits, est arrêté le 8 janvier 1947. Deux figures de la Résistance, Paul Chenailler et Maurice Guillaudot, s'en insurgent. Les enquêtes puis les procès cristalliseront des tensions politiques et entre anciens résistants. Le tribunal militaire de Paris finira par amnistier Lucien Créte le 24 janvier 1952. Il est décédé en 2008.

« La protection du maquis exigeait-elle les meurtres d'un enfant et de sa mère dont la culpabilité n'était pas prouvée ? », se questionne Jean Le Ray. Bien des interrogations taraudent aussi Didier Allain. Quarante-vingts ans après ce double assassinat, le Finistérien souhaiterait rencontrer les descendants des bourreaux de Désirée et Maurice.

Julie SCHITTLY.

« Période la plus violente depuis la Révolution »

« La Libération est la période la plus violente à l'égard des femmes dans le département depuis la Révolution française, si l'on prend en compte les violences populaires, tontes et exécutions, et les sanctions de l'épuration légale, internements administratifs et jugements », indique Fabien Lostec, docteur en histoire.

Trente-quatre femmes ont été tondues dans le Morbihan, selon les archives, « mais on peut plus sûrement estimer qu'il y en a eu entre 100 et 250 ».

460 femmes y ont été jugées, contre 230 hommes. « Un record à l'échelle nationale. C'est le plus fort



Fabien Lostec, historien.

PHOTO : FABRIEN LOSTEC

taux en Bretagne », précise l'enseignant à l'université de Rennes-2 qui a notamment publié *Condamnées à mort, l'épuration des femmes collaboratrices, 1944-1951*.



Sur cette photo de la famille Le Mené, prise dix ans avant sa mort, Désirée est la 2^e en partant de la droite, en bas. Son mari Stéphane est debout, à gauche, derrière leur fils, Maurice.

PHOTO : ARCHIVES PERSONNELLES ALAIN GUILLARD

Dans les coulisses du film *Été 44* à Saint-Pol-de-Léon

En ce début août, Saint-Pol-de-Léon se replonge dans son histoire vieille de 80 ans. Une fiction, *Été 44*, est projetée tout ce mois et en septembre. Elle s'inspire des témoignages recueillis

L'histoire

Saint-Pol-de-Léon commémore, chaque 4 août, les événements tragiques qui ont valu à 56 de ses concitoyens de mourir sous les balles des Allemands lors de l'été 1944. Des arrestations de résistants sur dénonciation, une célébration trop hâtive de l'arrivée des troupes alliés annoncée, le carnage est marqué à jamais. Quarante-cinq ans plus tard, la Ville honore ses enfants, et installe une exposition permanente, près de la stèle commémorative, derrière la cathédrale.

Un premier court-métrage sur la Grande guerre

Fort d'une expérience née du tournage, en 2017-2018, d'un court-métrage (*Les dernières lettres*) sur la Grande guerre, impliquant 101 lycéens devenus Poilus saint-politains, Olivier Salaün, professeur au lycée Notre-Dame-du-Kreisker, a répondu favorablement à une sollicitation de la mairie de Saint-Pol-de-Léon, en 2022, pour monter un projet pour la commémoration de cette triste page locale.

Une aventure collective

Une fiction est née, *Été 44*, sous l'impulsion du cinéaste autodidacte, accompagné dans l'aventure de 200 lycéens, enseignants et personnels qui ont apporté leur énergie et leur désir de transmettre aux générations futures. Encore dans leur bulle, « après 20 jours de tournage, 200 heures de visionnage des rushes pour monter 90 minutes de film », certains assurent la présence des séances à venir. Chacun raconte son expérience.



Une des scènes de l'arrestation en cours de tournage en avril.

PHOTO : OUEST-FRANCE

« Le bruit assourdissant des bottes »

« Un groupe de cinq adultes a guidé les opérations, les jeunes nous ont épatés par leur disponibilité. » Sylviane, professeure retraitée en septembre 2022, et 42 ans de pédagogie, a rempilé pour l'apprentissage des textes et attitudes par les acteurs castés parmi les lycéens. Daphnée, professeure, est passée costumière

lors des pauses méridiennes ou après les cours, « à raison de trois heures, les lundis ». Yaëlle, 16 ans et demi aujourd'hui, et Thibault, 17 ans, ont adhéré d'entrée au projet pédagogique. « Nous n'avions aucune notion à la base. Nous avons tout appris au fur et à mesure du développement. » Ils ont participé aux premiers managements techniques en juin 2023, après une phase d'écriture

à plusieurs mains. Avec des rencontres des jeunes témoins de l'époque, aujourd'hui octogénaires et plus, ces derniers ont bien voulu répondre à leurs interrogations. « Ils ont raconté dans le détail le bruit assourdissant des bottes, les craintes et stratégies pour se cacher des Allemands. Leurs souvenirs nous ont donné les moyens de nous instruire de faits que nous ignorions. » Imprégnés, les adolescents ont été de précieux techniciens et apporteurs d'idées.

Une fierté d'avoir fédéré autour de ce projet

Pierre, 17 ans, a été choisi parmi les lycéens volontaires pour être figurants. Il incarne Léon à l'écran, jeune garçon prêt pour s'engager dans la résistance, sans se soucier de l'avis familial.

« Mon personnage ne m'a pas quitté. Chaque fois que je passe sur un lieu où le film a été tourné, je ne peux m'empêcher de penser aux sacrifices de l'époque. J'ai troqué un peu d'insouciance par une grande connaissance. » De son côté, Olivier Salaün n'est pas serein : « Nous ne savons pas quel sera l'accueil du public à la découverte de ce travail titanesque. La demande est forte pour voir ce film fiction inspirée de faits réels. »

Il ne comprend aucune scène de violence physique, mais est parfois difficile moralement et psychologiquement. « Nous voulons en avvertir le public, surtout les plus jeunes enfants et leurs parents. C'est une véritable fierté, pour l'équipe, d'avoir pu fédérer autant de monde, autour de ce projet de devoir de mémoire. »

Pierre Herbart, libérateur méconnu de Rennes

Familier de l'écrivain André Gide, cet homme de l'ombre a joué un rôle essentiel pour préparer la libération de Rennes, le 4 août 1944, et éviter qu'elle ne cause des destructions inutiles.



Peu de Rennais connaissent le nom de Pierre Herbart. Journaliste, écrivain et résistant, cet homme de l'ombre a pourtant joué un rôle essentiel pour préparer la libération de Rennes, le 4 août 1944, et éviter qu'elle ne cause des destructions inutiles. « **Sa mission a été éphémère, elle n'a duré que trois mois. Mais il l'a accomplie avec un sérieux remarquable** », souligne l'ancien journaliste Georges Guitton, qui a retracé l'action de Pierre Herbart dans un article paru en 2014 dans la revue *Place publique*.

Lorsque Pierre Herbart débarque en gare de Rennes, fin mai 1944, c'est la première fois qu'il met les pieds en Bretagne. Ce familier de l'écrivain André Gide est chargé d'une mission de première importance. Délégué général du Mouvement de libération nationale (MLN) pour la Bretagne, il doit unifier le commandement des différents groupes résistants et installer les nouvelles autorités représentant la France libre avant l'arrivée des Américains. « **On savait que Rennes serait la première grande ville libérée après le Débarquement**, explique Georges Guitton. **De Gaulle soupçonnait les Américains de vouloir installer une administration militaire dans les territoires libérés. Le rôle d'Herbart est de les prendre de vitesse.** »

Un résistant qui n'est ni gaulliste, ni communiste

Né en 1903 à Dunkerque (Nord), issu d'un milieu bourgeois, Pierre Herbart s'est engagé très tôt dans la Résistance. Dans le Midi de la France, il a d'abord aidé des Juifs fuyant les persécutions nazies à passer en Espagne. Depuis janvier 1944, il est membre de Défense de la France, un mouvement de résistance dont le journal est le plus gros tirage de la presse clandestine de l'époque.

Herbart présente un profil original au sein de la Résistance. Il n'est ni gaulliste, ni communiste. Un temps compagnon de route des communistes, il a compris lors d'un séjour en URSS la nature totalitaire du régime stalinien. Ce n'est pas non plus un enthousiaste du général de Gaulle, dont il dressera un portrait acide dans un livre de souvenirs, *La ligne de force*, paru en 1958.

Il entre en contact avec la résistance communiste grâce à un étudiant rennais, Maurice Delarue, futur journaliste du *Monde* et alors « pion » au lycée Emile-Zola. « **Herbart avait des qualités de diplomatie très grande**, souligne Georges Guitton. **Il disposait d'une grande capacité d'écoute. Il ne donnait jamais d'ordre, mais il savait donner son point de vue et le faire prévaloir.** »

Durant les deux mois précédant la libération de Rennes, Herbart passe d'une planque à l'autre. Il remplit une mission à haut risque, et il le sait. Arrêté en mai par les Nazis, son prédécesseur, Maurice Prestaut, a été exécuté le 8 juin 1944 à Rennes.

La tâche d'unifier la Résistance se révèle ardue. « **En certains coins, les zizanies entre groupes étaient graves** », se souviendra plus tard Maurice Delarue. Autre aléa, le parachutage d'armes qui devait permettre d'équiper les résistants n'aura jamais lieu.

Le 1^{er} août 1944, les troupes américaines se trouvent à cinq kilomètres du centre-ville de Rennes. Leur avancée est retardée par l'artillerie allemande du côté de Saint-Grégoire, au lieu-dit Maison-Blanche. L'heure est venue de passer à l'action pour Pierre Herbart. Le jeudi 3 août, en fin d'après-midi, il déclenche l'insurrection. Une trentaine d'hommes et quelques pistolets suffisent pour coffrer les autorités vichystes avant de les remplacer par les représentants de la Résistance.

Les préfets de Vichy en état d'arrestation

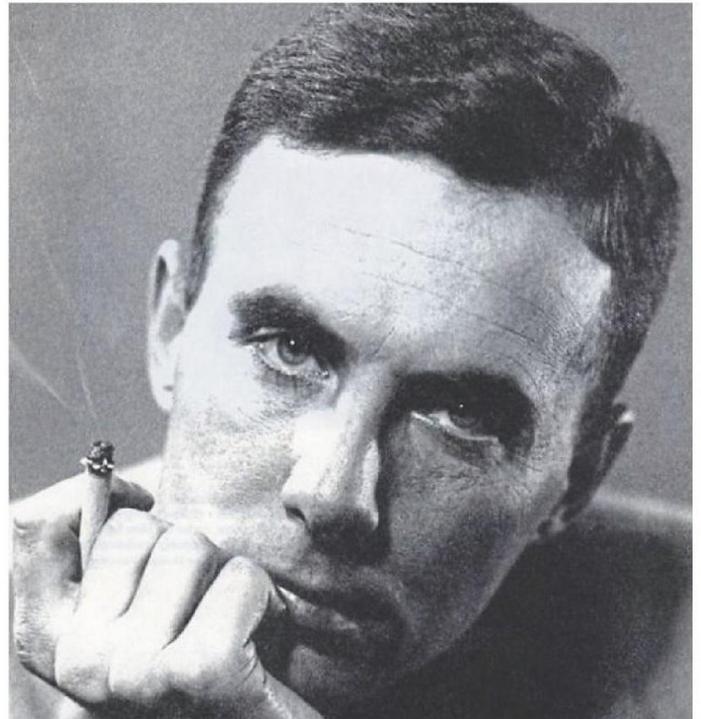
Avec une poignée d'hommes, Pierre Herbart se charge de prendre la préfecture. Des policiers gardent la grille. Ils sont de mêche avec la Résistance. Dans l'immeuble d'en face, il reste quelques Allemands. Une fois entré dans le bâtiment de la préfecture, Herbart, alias Le Vigan, convoque le préfet de région et le préfet d'Ille-et-Vilaine. Il les informe qu'ils se trouvent en état d'arrestation. Retenus un temps à la préfecture, les deux fonctionnaires de Vichy sont ensuite transférés dans le meilleur hôtel de Rennes, l'Hôtel de France.

À la mairie, le Dr René Patay, maire nommé par Vichy, tente de s'opposer à sa destitution. Il téléphone à la police et à la préfecture, mais s'aperçoit qu'elles sont déjà contrôlées par la Résistance.

Dans la nuit du 3 au 4 août, Herbart se rend dans la maison où sont cachés les deux représentants désignés par le gouvernement provisoire de la République française pour leur demander de se tenir prêts. Victor Le Gorgeu, sénateur-maire de Brest révoqué en 1941 par le gouvernement de Vichy, remplira les fonctions de commissaire régional de la République, et Bernard Cornut-Gentille, celles de préfet d'Ille-et-Vilaine.

Le matin du 4 août, vers 9 h, alors que les premiers soldats américains arrivent au centre-ville de Rennes, une *Traction avant* Citroën amène les deux hommes à la préfecture. Rendu à destination Le Gorgeu sort de sa chaussure un petit papier. C'est le texte de sa nomination, dont il donne lecture.

La libération de Rennes s'est dérou-



Délégué général du Mouvement de libération nationale (MLN) pour la Bretagne, l'écrivain Pierre Herbart a organisé avec efficacité la libération de Rennes, intervenue le 4 août 1944.

PHOTO : ARCHIVES OUEST-FRANCE

lée sans destructions ni pertes humaines majeures. Une cinquantaine de soldats américains ont été tués à Maison-Blanche. Rien à voir avec les lourdes pertes que subira l'armée américaine lors du siège de Brest. Certes, avant leur départ de Rennes, les Allemands ont eu le temps de faire sauter une partie des ponts sur la Vilaine. Ils ont aussi fait partir, les 2 et 3 août, deux trains emmenant en déportation vers l'Allemagne un millier de prisonniers de la prison Jacques-Cartier. Mais, pour l'historien Olivier Wiewiorka, les résultats obtenus par les résistants bretons « **relèvent du miracle** », eu égard à leur petit nombre.

L'une des principales préoccupations de Pierre Herbart a été d'éviter les pertes humaines et matérielles inutiles. À plusieurs reprises, il a fait passer des messages aux Américains pour leur demander de ne pas bombarder la ville. Des messages qui ont atteint leur but. Rennes a échappé au sort connu par d'autres villes bretonnes comme Brest, Lorient ou Saint-Malo.

Mort dans la misère et oublié de tous

Après le départ de l'occupant, Pierre Herbart n'en a pas tout à fait fini avec sa mission rennaise. Il organise le lancement de l'édition rennaise du journal *Défense de la France*. Imprimée dans les locaux de *L'Ouest-Eclair*, elle paraît le 8 août 1944, quatre jours après la libération de la ville. Ce quoti-

dien du soir connaîtra 33 parutions jusqu'à la mi-septembre. Il a été le premier journal clandestin de la Résistance à paraître au grand jour dans la France libérée.

Sans illusion sur la nature humaine, Herbart a aussi le souci d'empêcher les excès de l'épuration. Il visite les prisons rennaises pour, dit-il, « **essayer de modérer le zèle vengeur du comité d'épuration** ». Pour Maurice Delarue, si Rennes a été épargnée par les règlements de comptes de la Libération, « **c'est un peu à lui qu'on le doit. Il ne le voulait pas. Ce n'était pas un sanguinaire, ce n'était pas un cynique, c'était un homme de cœur finalement** ».

Désabusé, foncièrement pessimiste, Pierre Herbart ne s'est jamais prévalu de son action dans la Résistance. Après la mort d'André Gide, son protecteur, en 1952, il perd peu à peu pied. Victime de ses addictions, il s'enfonce dans la solitude et meurt à Grasse (Alpes-Maritimes) dans une misère totale, oublié de tous, en 1974.

Rennes a longtemps ignoré Pierre Herbart. « **Cela tient d'abord au côté atypique, insaisissable, pour ne pas dire sulfureux du personnage. Dans une ville modérée et conformiste, on ne se voyait pas honorer un homosexuel doublé d'un cocaïnoman** », estime Georges Guitton.

Les temps changent. Rennes a fini par rendre hommage à cet authentique résistant, en janvier 2017, en donnant son nom à une rue du nouveau quartier de la Courrouze.

Olivier MÉLENNEC.

« La Bretagne va être libérée en quelques jours »

Début août 1944, après la percée d'Avranches, la chevauchée fantastique de l'armée américaine en Bretagne s'accompagne malheureusement de crimes de guerre commis par l'occupant nazi.

80 ans de liberté
1944-2024

Entretien

Christian Bougeard,
historien,
spécialiste de la
Seconde
Guerre
mondiale



PHOTO : DR

Fin juillet 1944, l'armée américaine perce les défenses allemandes dans le secteur d'Avranches.

Pourquoi est-ce un tournant dans les opérations menées depuis le débarquement du 6 juin 1944 ?

C'est un tournant parce que, à partir de ce moment-là, la Bretagne va être libérée en quelques jours. Le 7 août, les troupes américaines sont aux portes de Brest. La chevauchée de l'armée Patton est assez fantastique. Le 3 août, le commandant en chef allemand en Bretagne, le général Fahrbacher, basé à Pontivy, donne l'ordre de repli. Lui-même part vers Lorient. Les troupes allemandes évacuent donc les villes bretonnes occupées à partir du 4 août et se replient sur les forteresses de Saint-Malo, Brest, Lorient et Saint-Nazaire.

Pourquoi une avancée aussi rapide des Américains ?

Les Allemands n'ont plus les moyens de défendre leurs positions. De leur côté, les Américains contournent les zones de défense allemandes. C'est le cas à Dinan, par exemple. Leur objectif majeur, c'est de prendre Brest le plus vite possible pour disposer d'un port en eaux profondes. Rennes est libérée le 4 août, puis Nantes le 12 août, par des soldats américains qui repartent ensuite vers l'est. En Bretagne, les Américains suivent deux axes de pénétration, l'un qui passe par le nord, l'autre par le centre-Bretagne. Ces troupes-là ne rencontrent pas de résistance même s'il y a ponctuellement des accrochages, d'ailleurs souvent avec les FFI, les Américains arrivant en appui pour venir à bout des verrous de résistance.

Comment se passe l'arrivée des Américains dans les villes et les villages ?

Leur arrivée était attendue depuis longtemps. Évidemment, c'est la fête, la liesse. Dans les villages, souvent, les Américains passent mais ne s'arrêtent pas. C'est un moment très dangereux. Car on trouve des soldats allemands un peu partout sur les routes en train de se replier. Ils vont se livrer à des massacres quand ils voient des gens pavoiser ou abattre sans raison des civils tout au long de leur chemin. Dans de nombreuses villes, ils arrêtent et fusillent des otages.



Le 6 août 1944 au soir, les soldats américains entrent dans Saint-Brieuc. Depuis trois jours, les résistants des Forces françaises de l'intérieur (FFI) contrôlent la ville. PHOTO : ARCHIVES

Il arrive aussi que des civils soient arrêtés et massacrés après une attaque de la résistance. C'est le cas à Gouesnou, près de Brest, le 7 août, où 43 personnes sont assassinées.

Le siège de Brest va durer cinq semaines. Pourquoi cet acharnement des Allemands à défendre cette place forte ?

C'est un ordre d'Hitler. Le général allemand Ramcke, qui a réussi à se replier sur Brest avec ses parachutistes, se fait un point d'honneur de tenir le plus longtemps possible face aux Américains, quitte à faire des milliers de victimes. Le siège de Brest dure du 7 août au 18 septembre. Il fait 3 000 morts côté allemand, 2 000 morts côté alliés. 35 000 Allemands sont faits prisonniers. Les Américains ont déversé 30 000 tonnes de bombes, dont certaines au phosphore ou au napalm. À la fin du siège, la ville est détruite à 75 %.

« L'épuration extrajudiciaire a commencé dès septembre 1943 »

Quels sont les enjeux politiques liés à l'arrivée des troupes américaines ?

L'enjeu politique majeur, c'est la transition des pouvoirs, le rétablissement de l'ordre et de la légalité républicaine. Tout cela a été préparé depuis des mois à Alger par le Comité français de libération nationale, sous l'autorité du général de Gaulle, et en France occupée. Partout, fin 1943,

début 1944, on a nommé les préfets de la Libération dans les départements. Un commissaire de la République est aussi désigné dans chaque région. En Bretagne, c'est Victor Le Gorgeu, ancien sénateur-maire de Brest. Quand les troupes américaines arrivent, les pouvoirs légaux français sont déjà en place. Des comités départementaux de libération s'installent à partir du 4 août dans les quatre préfectures de la région Bretagne et à partir du 12 août à Nantes. Ils sont composés de gens issus de la résistance, ce qui va être un moyen de contrôler la situation. S'il y a quelques débordements, dans les journées de la Libération, très vite la légalité républicaine sera rétablie.

Comment se passe l'épuration en Bretagne ?

L'épuration extrajudiciaire a commencé dès septembre 1943 avec les premières exécutions sommaires de collaborationnistes et de délateurs. 15 % des exécutions sommaires ont eu lieu avant le 6 juin, 80 % entre le 6 juin et la libération de la ville ou de la commune, 5 % dans les jours qui suivent la libération. On en comptabilise près de 600 au total en Bretagne : 243 dans les Côtes-du-Nord, 214 dans le Morbihan, 113 dans le Finistère, 11 en Ille-et-Vilaine, 13 en Loire-Inférieure (l'actuelle Loire-Atlantique). Elles ont lieu essentiellement dans les zones de maquis du centre-Bretagne et les villes. Un tiers des victimes sont des femmes.

Quel est le profil des personnes visées

par l'épuration extrajudiciaire ?

Certains sont des responsables de partis collaborationnistes : nationalistes bretons du PNB, PPF de Doriot, RNP de Déat. Mais c'est une minorité des victimes. Souvent, on accuse, à tort ou à raison, les gens exécutés d'avoir été des délateurs. Un certain nombre de bavures se produisent aussi lors d'opérations de « récupération » qui visent la collaboration économique, c'est-à-dire les personnes soupçonnées de faire du marché noir. La collaboration dite sentimentale est également punie. On considère qu'une femme qui a eu une liaison avec un Allemand a obligatoirement dénoncé des patriotes. Le châtimement des femmes, c'est bien souvent la tonte en public, avant ou après la libération.

Sait-on combien de femmes ont subi ce châtimement en Bretagne ?

Au moins 250 mais sans doute beaucoup plus. C'est un phénomène général dans les villes, avec l'approbation d'une partie de la population. Cela fait partie de ce que l'on appelle le « châtimement des traîtres » et c'est considéré comme normal. Contrairement à ce que l'on a dit après coup, ce n'est pas le fait de gens incontrôlés. Cela fait partie des actions d'épuration décidées par la résistance. À Saint-Brieuc, on a affiché des photos de femmes tondues sur la vitrine de la permanence du Front national, un mouvement de résistance créé par le Parti communiste.

Recueilli par
Olivier MÉLENNEC.

Le souvenir du sacrifice de 36 soldats américains

À Pont-Scorff (Morbihan), on a commémoré, hier, la mort de 36 soldats américains, le 7 août 1944, dans les premiers combats de la poche de Lorient. Douze de leurs descendants étaient présents.



Ce jour-là, 36 soldats ont perdu la vie à Pont-Scorff (Morbihan). Ils étaient américains, faisaient partie de la 4^e division blindée du général Wood, et ont été pris en embuscade sur le trajet qui devait les mener à la libération de Lorient. C'était le 7 août 1944, et aujourd'hui encore, le souvenir des premiers combats autour de la poche de Lorient reste vif.

Quatre-vingts ans plus tard, l'heure est au recueillement. L'association Pont-Scorff sous la guerre est parvenue, au terme de plusieurs mois de travail, à réunir une douzaine d'Américains, des descendants des soldats tombés au combat.

Hier matin, ceux-ci ont inauguré une stèle sur le bord de la route départementale 6, comme celles qui marquent en Normandie la route du général Patton. Une autre, en hommage à la famille Salic, victime civile des combats, l'accompagne.

Une mémoire difficile

Marcel Raoult va avoir 100 ans. Assis au premier rang, costume sur le dos et médailles sur le cœur, il observe la cérémonie avec émotion. Il a pris part aux combats pour la libération de la poche de Lorient, au sein du 7^e bataillon Muller. « Je suis heureux, c'est une récompense pour les Américains. »

Sa mémoire ne flanche pas. « Ce qui est arrivé aux Américains, la mort des 36 soldats, c'est un peu de la faute de notre bataillon. On aurait dû mieux les renseigner, on aurait dû savoir que les Allemands étaient



Les familles américaines inaugurent la borne de la voie de la Liberté.

| PHOTO : THIERRY CREUX / OUEST-FRANCE

là. » Il a fallu du temps pour que les souvenirs s'apaisent. « Cette responsabilité, ça m'a tracassé... Je me suis senti vachement sale dans cette affaire. »

Côté américain, la tragédie a parfois mis du temps à cicatiser. Kerry Falloon est la petite-fille de Peter Falloon, tombé ce jour-là. Elle a fait le déplacement depuis New York pour honorer la mémoire de son grand-père. « Pendant longtemps, dans la famille, on ne parlait pas de ce qui

s'était passé. Ma grand-mère ne pouvait pas raconter. C'est mon père qui a fait des recherches, et aujourd'hui, être là, ça fait partie du processus de guérison. »

Au fil des générations, les langues se sont déliées autour du carnage du 4 août 1944. Les descendants des victimes s'approprient doucement l'histoire de leurs ancêtres. Même si pour ceux qui étaient là, les blessures restent vives.

Marcel Raoult raconte certains bouts de l'histoire - la grande, mais

aussi la sienne. A demi-mot. « Il n'y a pas trop de résistants qui parlent de leur passé... Il y a eu beaucoup de bavures. J'ai vu une femme être fusillée dans une église du coin à la Libération, parce qu'elle avait couché avec un Allemand. Et je n'ai jamais rien dit. » 80 ans plus tard, l'histoire de la Libération française continue de s'écrire. Un peu plus apaisée. Pas encore parfaitement sereine.

Quentin SAISON.

Les Salic, victimes civiles des combats de la poche de Lorient

« Je vois encore le soldat allemand pointer son arme vers moi. M'intimer de faire demi-tour, de ramener mes vaches au champ. Mon père derrière lui, qui me dit d'obéir. C'est la dernière fois que je l'ai vu. Puis j'ai entendu les obus pleuvoir sur notre ferme. »

Ce jour-là, le 7 août 1944, Jeannette Salic a perdu ses parents, son petit frère et sa petite sœur, victimes du bombardement de la ferme familiale située au lieu-dit Bivière, à Pont-Scorff (Morbihan), durant les premiers combats autour de la poche de Lorient.

Quatre-vingts ans plus tard, ce samedi 4 août 2024, elle est au premier rang de la cérémonie d'inauguration d'une stèle en mémoire de ses proches. À 91 ans.

« Ça me tient à cœur, cette transmission. Plus le temps passe, plus mes grands-parents que je n'ai jamais connus me manquent », livre Danielle le Portz, la fille aînée de Jeannette Salic. C'est elle qui a pris la parole, ce samedi 3 août, à la place de sa mère. Tout était écrit sur une feuille A4. Pour cause : Jeannette



La famille Salic inaugure la stèle à la mémoire de ses ancêtres, victime des combats de la libération. | PHOTO : THIERRY CREUX / OUEST-FRANCE

Salic est réservée lorsqu'il s'agit de raconter elle-même ce qu'elle a vécu. Ce qu'elle concède, c'est que « ça fait chaud au cœur ». Que la cérémonie « ravive des souvenirs ».

Cette histoire, c'est aussi devenue celle des enfants, petits enfants, arri-

re petits enfants de Jeannette. « On se souvient de ce que notre grand-mère nous a raconté, sourit Séverine Le Guéneq. Mais nous n'avions pas tous les détails, et on a encore appris des choses aujourd'hui. »

Les drames de la guerre s'immis-

cent dans les histoires de famille. « On a tenu le coup, concède Jeannette. Mais il a fallu de la force de caractère. La vie n'a pas été un bouquet de roses. »

Q.S.



Des soldats allemands devant le château de Vitré pendant la Seconde Guerre mondiale.

PHOTO : CENTRE DES ARCHIVES DE VITRÉ



Passage de la division Leclerc à Vitré entre le 8 et 10 août 1944.

PHOTO : CENTRE DES ARCHIVES DE VITRÉ

Vendredi 4 août 1944, à 15 h 15 : Vitré est libérée

Il y a 80 ans, Vitré était libérée de l'occupation allemande. Plongée dans les archives municipales et de presse pour reconstituer le déroulé de cette journée.



Au début du mois d'août 1944, les troupes américaines entrent en Bretagne. Face à la pression des Alliés, l'Allemagne nazie déclare la ville de Vitré en état de siège et « installe des canons sur la route de Laval afin de bombarder la route de Fougères », détaillait une affiche d'une exposition du centre des archives de Vitré, dédiée à la Seconde Guerre mondiale.

Le matin du 4 août, des échanges de tirs

Le 4 août 1944, au matin, la 5^e division blindée du général Haislip entre dans Vitré, par l'ouest et le nord. Des échanges de tirs ont lieu entre les deux camps. « Un canon allemand situé à La Chapelle-de-Pérouse tire. Les chars ripostent », relate un article de *Ouest-France*.

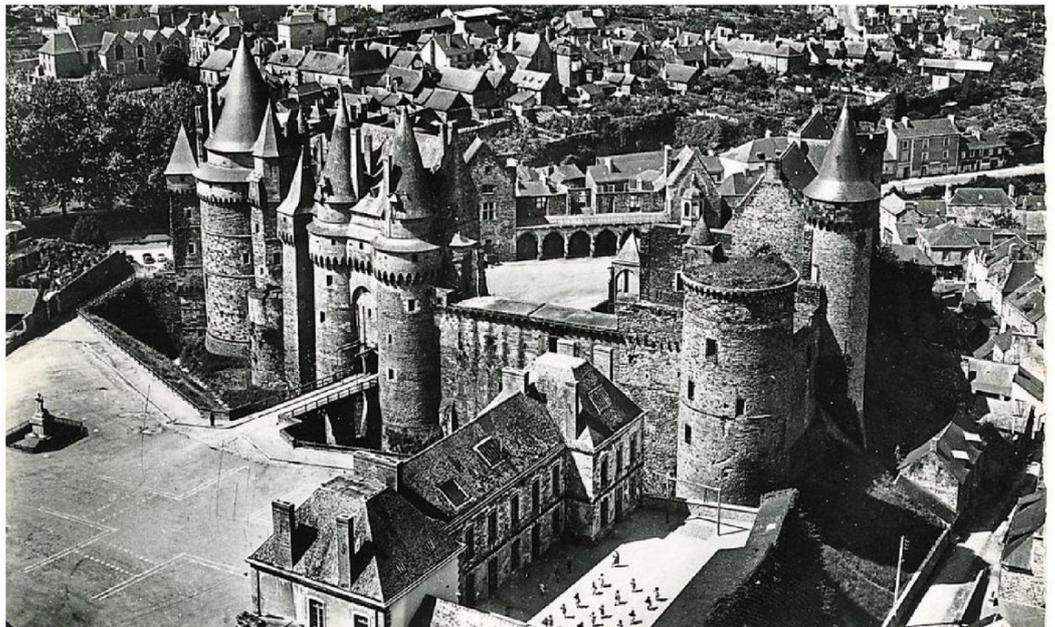
Andrée Verrier avait alors 19 ans. Il y a 20 ans, elle racontait cette journée à *Ouest-France*. Ce jour-là, ses parents décidaient de quitter la place du Château où ils résidaient, par crainte des bombardements. « Des bruits couraient annonçant l'arrivée des Américains. On avait peur des bombes [...]. Je pense que les Alliés voulaient détruire le viaduc. » Elle se souvenait de bombes sur la route de Rennes.

Les Allemands fuyaient avec des vélos volés

« Les nazis étaient sur la qui-vive. J'avais 16 ans et avec mes camarades, nous sommes allés voir ce qu'il se passait route de Laval. Soudain, un Allemand a tiré sur nous. Les balles nous sont passées entre les jambes et se sont logées dans la maison derrière nous », raconte un témoin, dont la parole a été recueillie par les archives municipales de Vitré.

Selon le *Vitré-Journal* du 6 août 1944, deux jours plus tôt à 14 h 30, Vitré était une « ville déserte. Dépeuplée par la guerre ».

Les soldats allemands finirent par quitter la ville vers l'est ou les grands ports bretons. Un Vitréen se souvient : « Ils étaient en pleine débâcle, certains fuyaient à pied ou avec des



Le château de Vitré pendant la Seconde Guerre mondiale.

PHOTO : OUEST-FRANCE

vélos qu'ils avaient volés. » L'armée américaine est entrée dans la ville à « 15 h 15 », selon le numéro du *Vitré-Journal* de l'époque. Selon un article de *Ouest-France* en 2014, les Américains sont sur la place de la République à 15 h 15. « Mes amis et moi avons vu les Américains arriver rue de Fougères. Immédiatement, nous nous sommes rendus en haut du clocher de l'église du Vieux-Saint-Martin et nous avons fait sonner les cloches », raconte un Vitréen.

« Vendredi 4 août 1944, à 15 h 15, l'Armée Américaine a fait dans Vitré une entrée triomphale aux acclamations de toute la population », écrit le *Vitré-Journal*. « Les Américains font leur entrée par toutes les routes », même si quelques Allemands sont encore présents dans la ville. Après une dernière opposition, ces derniers prennent la fuite à pied, à bicyclette ou en voiture.

Vitré en fête

« Il y avait un grouillement extraordinaire d'Allemands qui fuyaient, tour à tour, les rues de Vitré », expliquait

Jean Laurans à *Ouest-France* en 2004. « C'était la fête. Tout le monde chantait. Les Américains distribuaient des chewing-gums. Ils lançaient aussi des cigarettes et quelques pièces », se souvient un membre du cercle de mémoire, interrogé par les archives de Vitré.

Selon le *Vitré-Journal*, « une *Marseillaise* triomphante » est chantée « par des centaines de voix délirantes répondant au groupe qui, massé sur la place de la Gare, avait entonné l'hymne national ».

Samuel BARBOTIN.



Extrait du « Vitré-Journal » du dimanche 6 août 1944.

PHOTO : OUEST-FRANCE